

BULLETIN

SALÉSIEN

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(P'É IX).

Redoublez de force et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue du Retrait, 29, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XXI^e ANNÉE — N^o 10 246

Paraît une fois par mois.

OCTOBRE 1899

LES INONDÉS DU RIO NEGRO

Les craintes, hélas! que nous faisait concevoir le télégramme de Mgr Cagliero, ne se sont malheureusement que trop réalisées. Car voici ce que nous lisons dans un journal de Buenos-Ayres au sujet de cette inondation: « On raconte des scènes terribles. Roca et Viedma sont complètement détruites, de telle sorte que ces deux villes, jadis florissantes, ne sont plus qu'un monceau de ruines; beaucoup d'habitants ne se sont sauvés qu'avec peine; tout le bétail a été noyé, et on craint même qu'il n'y ait encore d'autres victimes. Cinq mille personnes sont actuellement sans abri et sans pain, réduites à la dernière indigence. »

Tous nos lecteurs savent déjà que nous avons dans ces deux villes des Maisons importantes, surtout à Viedma (1). D'autres nouvelles sont venues confirmer ce malheur, qui s'étend aussi aux Missions de Pringle, de Conesa et quelques autres situées également sur les rives du Rio Negro.

Ce n'est donc plus seulement les prières de nos Coopérateurs que nous réclamons, c'est à leur cœur que nous nous adressons maintenant, c'est à leur charité si connue que nous faisons appel, pour relever les ruines et sauver les âmes.

L'épreuve est venue fondre sur nous: nous ne pouvons que nous incliner sous la main qui nous frappe, mais nous ne devons pas pour cela nous laisser abattre. Nos Missionnaires se sont déjà remis à l'ouvrage de nouveau. A nous de les aider de notre mieux. Puisse donc notre appel être entendu de tous les cœurs dévoués à la cause de notre sainte religion!

(1) Dans le Bulletin de juin de cette année, nous avons donné les vues intérieures de nos Maisons de Viedma, où nous avons également un Hôpital tenu par les Sœurs de Marie Auxiliatrice.

LETTRE DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DES RITES

SUR LE DÉVELOPPEMENT DU CULTE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS



Un autre document précieux sur le culte du Sacré-Cœur vient de paraître. Nous croyons donc faire plaisir à tous nos lecteurs en le publiant ici. En effet, bien qu'adressée aux Pasteurs, cette Lettre doit cependant servir de guide à tous les pieux fidèles dans leur dévotion au divin Cœur de Jésus.

RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR,

Il m'a toujours été agréable d'exécuter les ordres du Pasteur suprême de l'Église en communiquant aux évêques ses volontés. Mais aujourd'hui, c'est avec la plus vive satisfaction que je viens faire connaître à chacun d'eux la jouissance très douce causée à S. S. le Pape Léon XIII par la promulgation de sa dernière Encyclique, où il a pris l'initiative de consacrer par un acte solennel le genre humain tout entier au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il sait, en effet, quel favorable accueil firent unanimement à cette lettre et pasteurs et troupeaux, et l'empressement et le zèle que l'on mit partout à s'y conformer.

Le Souverain Pontife lui-même donna l'exemple, et ayant fait faire en son Palais du Vatican, à la chapelle Pauline, des prières publiques et solennelles, il offrit et consacra tout l'univers au divin Cœur de Jésus.

Le peuple romain, suivant son exemple, se porta en foule dans les basiliques patriarcales et dans les basiliques mineures, dans toutes les paroisses et presque dans tous les lieux consacrés au culte; il y renouvela la formule solennelle de consécration, et ce fut comme d'une seule voix qu'il en ratifia les engagements.

Bientôt sont arrivées et arrivent encore chaque jour de toutes parts des lettres annonçant que cette même cérémonie de consécration s'est accomplie avec le même élan et la même piété dans chaque diocèse et presque dans chaque église. Ces nouvelles ne viennent pas seulement de l'Italie et de l'Europe, mais encore des régions les plus lointaines. De cette un-

nimité de tout le peuple catholique à répondre aux désirs et à la volonté du Père commun des fidèles, l'honneur revient surtout aux évêques qui, en cette occasion, ont donné l'impulsion et la direction à leurs troupeaux. Aussi, pour répondre aux désirs du Souverain Pontife, dois-je vous adresser en son nom de vives félicitations et des remerciements, ainsi qu'à tous ceux qui, sous votre autorité, travaillent au salut des âmes.

En effet, comme le proclame le Saint-Père dans cette même Encyclique, des fruits abondants et très consolants, non seulement pour chaque fidèle en particulier, mais pour toute la famille chrétienne et même pour le genre humain tout entier, doivent résulter de cette consécration solennelle; il en a la confiance et nous la partageons avec lui. Car, — tous en ont le sentiment intime, — combien n'est-il pas nécessaire que la foi trop languissante se ravive, que s'allument les flammes d'une charité sincère, qu'un frein soit mis à la fougue des passions, et qu'un remède soit apporté à la corruption des mœurs qui s'accroît de jour en jour?

Tous doivent désirer que la société humaine se soumette à l'empire très doux de Jésus-Christ et que les pouvoirs civils eux-mêmes connaissent et révèrent la puissance royale qui lui a été donnée d'En-Haut sur toutes les nations. Ainsi se développera de plus en plus l'Église de Jésus-Christ qui est son royaume; ainsi jouira-t-elle de cette liberté paisible qui lui est absolument nécessaire pour aller à de nouveaux triomphes. Enfin, tous nous devons nous efforcer, par nos œuvres de piété, d'offrir à la divine Majesté des compensations et des réparations pour les outrages très graves et sans nombre qu'elle reçoit chaque jour de l'ingratitude des hommes.

Mais, pour que les espérances que nous concevons prennent de jour en jour plus de consistance, pour que la bonne se-

mence dont nous parlons, produise une riche germination et une moisson encore plus abondante, il est nécessaire que le renouveau de piété qui s'est manifesté envers le Sacré-Cœur non seulement se maintienne avec persévérance, mais se développe continuellement. Car la persévérance constante dans la prière fera, pour ainsi dire, violence au très doux Cœur de Jésus, pour qu'il nous ouvre ces sources de grâces, qu'il désire très ardemment répandre sur nous, comme il l'a manifesté plus d'une fois à sa bien-aimée servante, la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque.

Aussi, le Souverain Pontife, usant de mon intermédiaire pour vous faire connaître sa volonté, exhorte vivement Votre Grandeur et les évêques de tout le monde catholique à poursuivre avec ardeur ce que vous avez commencé, à aviser aux moyens qui, selon la diversité des temps et des lieux, vous paraîtront les plus propres à atteindre le but si désiré et à établir ce qui vous semblera de nature à amener ce résultat.

Le Saint-Père donne la plus large approbation à la coutume, déjà établie dans plusieurs églises, d'offrir publiquement, pendant tout le mois de juin, au Sacré-Cœur, divers hommages de piété. Pour encourager cette pratique, ouvrant les trésors de l'Église, il accorde aux fidèles une indulgence de 300 jours toutes les fois qu'ils assisteront à ces pieux exercices; à ceux qui y assisteront au moins dix fois dans le mois, il accorde une indulgence plénière.

Sa Sainteté a aussi très à cœur de voir se propager au loin la pratique, hautement recommandée et déjà en usage en plusieurs endroits, de faire, le premier vendredi de chaque mois, quelques exercices en l'honneur du Sacré-Cœur. On y récite les litanies récemment approuvées par lui et on y répète la formule de consécration composée par lui. Si cette pratique gagne dans le peuple chrétien et y passe comme en coutume, elle sera, comme une fréquente et perpétuelle affirmation du droit royal et divin que le Christ a reçu de son Père sur tout le genre humain et qu'il s'est acquis par l'effusion de son sang. Apaisé par ces hommages, Jésus-Christ lui-même, lui qui est riche en miséricorde et merveilleusement porté à combler les hommes de ses bienfaits, oubliera leur malice et

leur tendra les bras non seulement comme à ses fidèles sujets, mais comme à ses amis et ses enfants très chéris.

De plus, le Saint-Père désire vivement que les jeunes gens, surtout ceux qui s'adonnent à l'étude des lettres et des sciences, s'enrôlent dans les Sociétés dites *pieuses assemblées* ou *Confréries du Sacré-Cœur*. Elles sont formées par la réunion de jeunes gens choisis qui, après y avoir donné spontanément leur nom, se réunissent chaque semaine à jour et à heure fixes dans des oratoires, des églises ou même dans les chapelles de collèges, et, sous la direction d'un prêtre, y accomplissent dévotement de pieux exercices en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus. Si tout hommage de piété, venant des fidèles, plaît au divin Rédempteur et en est favorablement accueilli, il a surtout pour agréable celui qui est formé par de jeunes cœurs. Sans compter que nous ne saurions dire tous les avantages que peut en tirer la jeunesse. Car il n'est pas possible que la contemplation assidue du divin Cœur, la pénétration plus intime de ses vertus et la connaissance de son amour ineffable ne domptent les passions de la jeunesse et ne lui soient de puissants stimulants à la pratique de la vertu.

Pour les adultes, des réunions de même genre pourront être formées et elles seront fréquentées par les divers groupes connus sous le nom de *Sociétés catholiques*.

Du reste, les différents exercices que nous venons de rappeler ne sont nullement prescrits par le Saint-Père, mais il s'en remet pour tout cela à la prudence et à la sagacité des évêques, au zèle et à la bonne volonté desquels il a pleine confiance. Son unique désir est que, chez les peuples chrétiens, la dévotion au Cœur Sacré de Jésus ne cesse de fleurir et de se développer.

En attendant, je souhaite sincèrement à Votre Grandeur une longue félicité.

De Votre Grandeur, le Frère,

Card. MAZZELLA, év. de Préneste, Préfet.

D. PANICI, secrétaire.

Rome, Secrétariat de la Sacrée Congrégation des Rites, le 21 juillet 1899.



Echos du voyage de Don Rua

EN ESPAGNE

(Suite (1).)

DANS notre première excursion à travers l'Espagne, nous n'avons encore vu que Barcelone et parcouru seulement les quatre Maisons de Sarrià, Sainte-Dorothée, et Saint-Joseph de Hostafranchs, Salésiens et Filles de Marie Auxiliatrice.

Aujourd'hui, si nos lecteurs veulent bien nous le permettre, nous allons sortir de la province de Barcelone pour passer dans celle de Gerona. Peut-être aurions-nous dû commencer par cette ville, car c'est en effet la première que le voyageur trouve sur sa route après avoir franchi les Pyrénées. Mais nous avons préféré suivre l'itinéraire de notre vénéré Supérieur, qui s'était rendu d'abord à Barcelone.

La Maison que nous voulons présenter à nos lecteurs ne se trouve pas dans la ville même de **Gerona**, mais au milieu de la campagne: il s'agit de la *Ferme-école de Saint-Isidore*. Située à peu de distance de la ville, sur les rives du Ter, cette Maison, fondée en 1891, et, comme son nom l'indique, exclusivement consacrée à l'agriculture, dispose de vastes terrains et de bois, qui ont été cédés aux Salésiens par les héritiers de M. le marquis de la Cuadra. Dans le temps relativement court qui s'est écoulé depuis sa fondation, la majeure partie de ces champs incultes ou arides se sont transformés complètement et offrent maintenant aux regards des visiteurs une belle floraison d'arbres et de plantes de toutes sortes. Les enfants qui y reçoivent l'instruction ne sont encore qu'au nombre de quatre-vingt, faute de place pour en recevoir davantage.

(1) Voir *Bulletin* de septembre 1899.

De même, depuis sa fondation, cette Maison ne possédait qu'une chapelle provisoire, devenue beaucoup trop petite, à mesure qu'augmentait le nombre de ses hôtes. Déjà un appel avait été lancé pour demander des aumônes dans le but de construire une nouvelle chapelle, et tout était prêt pour commencer les travaux, quand le voyage de Don Rua fit avancer la date de la cérémonie de la bénédiction de la première pierre. Fidèle à notre programme, nous épargnerons à nos lecteurs le récit de cette fête que la gravure s'est chargée de leur représenter.



De Gerona, Don Rua revint à Barcelone, pour visiter le noviciat de *Saint-Vincent dels Horts*. Depuis longtemps déjà, le besoin de développer les Œuvres commencées en Espagne faisait sentir la nécessité d'avoir une Maison spéciale pour la formation des futurs Salésiens, mais ce ne fut qu'en 1895 qu'on put donner suite à ce projet. Nous aurions voulu pouvoir offrir à nos lecteurs quelques vues de cet Oratoire du Sacré-Cœur de Jésus: mais humble et modeste, comme toute Maison de Noviciat, il se dérobe à nos regards et reste caché derrière ses murailles. Nous le laisserons donc de côté, pour diriger plus loin nos pas.



A **Baracaldo**, province de Bilbao, nous serons plus heureux, et nous pourrons y voir les deux groupes charmants des deux *Patronages* dirigés par les Salésiens. C'est en 1897 que Mme Louise Echavarri obtint le concours de nos confrères pour diriger les Œuvres qu'elle

voulait fonder au centre de cette population ouvrière. Pour le moment nous n'avons encore là que deux Patronages et des classes primaires, mais nous espérons bientôt pouvoir y développer nos Œuvres plus en grand. C'est ainsi que

Bejar, fondé en 1895 et celui de *Vigo*, qui date de 1894. Nous avons l'espoir, un jour ou l'autre, que l'illustration viendra nous offrir quelques images de ces Oratoires et les mettre un peu plus en évidence. Pour le moment nous



Enfants de la Ferme-école de Gerona.

faute de Sœurs, pour s'occuper des jeunes filles, ce sont des dames dévouées de la ville qui ont bien voulu se charger de conduire dans la voie du bien ces enfants; aussi Don Rua ne leur a-t-il pas ménagé ses félicitations et ses encouragements.

*
*
*

Outre ces Maisons, d'autres encore reçurent la visite de notre bon Père Supérieur; ce furent l'Oratoire de *Santander*, fondé en 1892, le Patronage de *Salamanque*, l'Oratoire de

nous contenterons de les mentionner.

Mais nous pouvons dire que partout le passage de Don Rua a porté d'heureux fruits et excité le zèle et le dévouement, tant en Espagne qu'en Portugal, où nous le laisserons entrer, pour le suivre de nouveau en Espagne et faire avec lui en Andalousie une courte excursion.

(A suivre.)



LES FÊTES MUSICALES D'AVIGNON

ET

les enfants de l'Oratoire Saint-Léon de Marseille



L'IMPORTANCE considérable des Assises de Musique religieuse, tenues en Avignon les 3, 4, et 5 août appellerait un compte rendu digne de ces solennités.

Le format de notre *Bulletin* s'y oppose.

D'autre part, nos chers lecteurs s'attendent surtout à trouver ici la partie *salésienne* des Assises: c'est-à-dire le concours prêté aux chanteurs de Saint-Gervais par la Maîtrise de Saint-Joseph de Marseille, composée, pour les voix d'enfants, d'élèves de l'Oratoire salésien Saint-Léon, et dirigée par Don Grosso.

Mais il s'agit de parler de nous-mêmes, ce qui n'a jamais été facile.

Nous nous bornerons donc à glaner, dans les divers comptes rendus très intéressants que des feuilles autorisées (1) ont donnés de ces fêtes, les éléments d'une relation d'ensemble.

Nous n'en serons que plus à l'aise pour dire nos impressions personnelles.

I

Les assises de musique religieuse et d'art comparé, tenues à Avignon la semaine dernière, sous la présidence de S. G. Mgr l'Archevêque, ont été brillantes. Quelle que fût la confiance des organisateurs en la réussite de ce Congrès, il n'est pas douteux que le succès obtenu ait encore dépassé leur attente. En dépit d'une publicité restreinte et d'ailleurs tardive, les membres du clergé et les laïques étaient accourus si nombreux que plus d'une fois, un certain nombre de personnes qui n'appartenaient pas à la catégorie des *congressistes* proprement dits n'ont pu assister aux réunions, faute de place.

Il convient tout d'abord de restituer à ces assises leur véritable caractère: car ne voir dans les fêtes d'Avignon que des fêtes musicales et littéraires serait amoindrir le but poursuivi par la *Schola cantorum* qui en a été l'organisatrice. Sans doute, les auditions ont été fort belles; et pouvait-il en être autrement de ces fêtes dont le programme avait été élaboré par MM. Vincent d'Indy et Charles Bordes, avec le concours: pour la section des conférences, de M. Ferdinand Brunetière, de l'Académie française; de M. l'abbé Requin, archiviste du diocèse; de M. Pierre Aubry et Amédée Gastoué; et, pour la partie musi-

cale, des Chanteurs de Saint-Gervais de Paris, unis aux Chanteurs de Saint-Joseph de Marseille; de Mlle Eléonore Blanc, soprano solo des concerts Lamoureux; de Mme J.-T. d'Avignon; de M. Ch. Tournemire, organiste de Ste-Clotilde de Paris; de M. Warmbrodt, ténor solo des concerts du Conservatoire; de M. Daraux, baryton solo des concerts Colonne; de M. C. Do, basse solo; de nombreux artistes d'Avignon et autres villes, engagés pour composer ou compléter l'orchestre et les chœurs?

Toutefois, ces exécutions musicales et ces conférences n'ont pas été le but du congrès, mais seulement un moyen d'action de la part de la *Schola Cantorum*, la célèbre Société de musique religieuse dont MM. Charles Bordes et Vincent d'Indy se sont constitués les apôtres, et qui a été fondée pour encourager l'exécution du plain-chant selon la tradition grégorienne, la remise en honneur de la musique palestrinienne, la création d'une musique religieuse moderne et l'amélioration du répertoire des organistes.

Voilà pourquoi plus de trente évêques se sont déjà inscrits dans le Comité de patronage de la *Schola Cantorum* et comment de son côté, S. G. Mgr Sueur, acceptant la présidence des fêtes d'Avignon, daignait écrire à MM. Guilmant, Vincent d'Indy et Charles Bordes, président et membres du comité de la *Schola*:

« Je vous remercie de l'honneur que vous
« voulez bien faire à notre ville métropoli-
« taine en la choisissant de préférence à tant
« d'autres plus importantes... Il faut revenir
« aux saines traditions et faire rentrer dans
« nos églises la vraie musique religieuse....
« que Dieu bénisse vos efforts: ils tendent
« à procurer sa gloire... »

Combien touchantes et recueillies, en effet, ont été ces exécutions de musique sacrée, en particulier ces trois saluts solennels donnés à la métropole Notre-Dame-des-Dons et à l'église Saint-Pierre, sous la présidence de S. G. Mgr l'Archevêque, assisté de Mgr de Cabrières, au milieu d'une foule compacte d'ecclésiastiques et de laïques. La récitation du Rosaire alternait avec les exécutions du plain-chant selon la méthode grégorienne, avec les grands chorals de Frank ou de Bach, interprétés par M. Tournemire, l'organiste distingué de Sainte-Clotilde de Paris, et avec les motets de Palestrina, Vittoria, Josquin

(1) *Soleil du Midi, Petit Marseillais, Courrier du Midi, Semaine religieuse d'Avignon, d'Aix, etc., etc.*

des Prés, etc., sous la direction savante de M. Charles Bordes.

Ce sera l'honneur de la paroisse Saint-Joseph, de Marseille, et de M. le chanoine Mendre, curé de cette paroisse, d'avoir non seulement facilité, mais rendu possibles, à Avignon, avec un aussi superbe déploiement de masses chorales, les grandes auditions de Palestrina, de Don Perosi et de César Frank, grâce au concours de la maîtrise si habilement préparée par l'érudit et modeste Don Grosso. Car, durant ces trois journées du congrès, les chanteurs de Saint-Joseph, de Marseille, ont été unis aux chanteurs de Saint-Gervais, de Paris; — si étroitement unis qu'un de nos excellents confrères d'Avignon, dans son compte rendu des fêtes, a pu ne parler que des chanteurs de Saint-Gervais, sans prononcer le nom des chanteurs de Saint-Joseph, jugeant, et avec raison, inutile de distinguer entre eux les membres d'une même famille (1).

Je ne parlerai pas de la belle conférence de M. Brunetière. Je dirai seulement que c'est pendant le cours et au sortir de cette conférence sur le *Génie latin* que des désordres se sont produits dans la rue, auxquels la population avignonnaise était absolument étrangère. La ville d'Avignons'est montrée hospitalière, et chacun de nous gardera le souvenir de l'accueil aimable qu'il y a rencontré.

Mais des bandes salariées ont attaqué des prêtres, frappé des laïques. M. Bordes lui-même n'a pas échappé à leurs violences; des

(1) Le journal visé, le *Courrier du Midi*, écrivait le 13 août:

« Nous nous faisons un devoir de remercier ici tout spécialement les chanteurs de Saint-Joseph et les enfants de l'Œuvre de Don Bosco, de Marseille, qui, unis aux chanteurs de St-Gervais, de Paris, ont apporté aux fêtes musicales avignonnaises un si précieux et si dévoué concours. Les chanteurs de St-Joseph étaient au nombre de dix-sept et les enfants de Don Bosco au nombre de quarante. Nous ne les avons certes pas oubliés au compte rendu des fêtes publié dans notre dernier numéro; mais une erreur de mise en page a fait omettre la mention qui leur était due.

« En nous empressant de réparer cette lacune involontaire, nous adressons en particulier tous nos remerciements et toutes nos félicitations à Don Grosso, l'intelligent et zélé maître de chapelle de St-Joseph, et à tous ses collaborateurs, qui ont si puissamment contribué à l'éclatant succès de cette belle manifestation artistique, dont nous garderons longtemps le précieux souvenir. »

Et le *Petit Marseillais* du 6 août, après avoir appelé la Maîtrise de Saint-Joseph « une des plus remarquables *Schola Cantorum* de France, dont les enfants sont éduqués d'une si merveilleuse façon à l'Œuvre de Don Bosco, » ajoutait:

« Nous avons, à plusieurs reprises, constaté la grandiose ordonnance des officiants de Saint-Joseph et la noblesse et la pureté d'accents de ses chanteurs. Durant cette semaine, la réputation de la célèbre maîtrise marseillaise a atteint son apogée. Ce résultat est dû à l'intelligente activité et au savoir si solide du modeste abbé Don Grosso, dont tous les congressistes ont proclamé, en compagnie de M. Bordes, les rares mérites.

« Affirmons-le, sans hésiter, ces deux maîtres ont procuré à une foule accourue en Avignon, de tous les points de la France, des joies intellectuelles dont le souvenir ne s'effacera pas de longtemps. »

agents de police ont été assaillis, l'intervention de la gendarmerie et de la troupe est devenue nécessaire pour empêcher les manifestants de forcer les portes de l'Hôtel de Ville; les panneaux de la devanture du Café de la place Saint-Didier ont volé en éclats sous le pavé des manifestants (1).

Obligé de nous restreindre, nous ne pouvons que mentionner, malgré le talent des distingués conférenciers, les études de M. Amédée Gastoué sur le *chant grégorien*, avec exemples chantés; celle de M. Pierre Aubry sur l'intérêt des études scientifiques et historiques dans l'enseignement de la musique, et l'intéressante communication de M. l'abbé Requin sur *Elzéar Genet*. M. Bordes, dans une causerie très attachante, a traité du *style polyphonique* et de la forme de la mélodie paléstrinienne, qui appartient au genre de la mélodie continue. Il a encore initié son auditoire, avec une érudition faite de simplicité et de charme, à quelques particularités curieuses de la messe d'Elzéar Genet, chantée, dans la matinée, à l'église Saint-Agricol, et écrite sur un thème de chanson populaire: « A l'ombre d'un grand buyssonnet. »

La conférence de M. Vincent d'Indy avait pour titre: *De Bach à Beethoven*; après avoir rappelé que les grands artistes sont les résultantes des forces antérieures, M. Vincent d'Indy a étudié les ancêtres de Beethoven, c'est-à-dire: Charles-Philippe-Emmanuel Bach et W. Rust, qui ont relié Beethoven au grand Sébastien Bach. M. Vincent d'Indy a fait suivre sa remarquable conférence de l'interprétation magistrale d'une *fantaisie* de Philippe-Emmanuel Bach, de la *lamentation* de Rust, et d'une *sonate* de Beethoven.

(1) Un journal de la région, après avoir constaté que ces événements n'entraient point « dans le cadre artistique de ces journées » ajoute avec sérénité: « Grâce aux mesures d'ordre, les congressistes, après un semblant d'émotion, ont pu tranquillement remplir jusqu'au bout leur programme. — « Semblant d'émotion » est un euphémisme qui va contre la pénible exactitude des faits. Les congressistes qui ont été houspillés, frappés et blessés même, en regagnant leur domicile, croient fermement avoir éprouvé plus qu'un « semblant d'émotion ». Hâtons-nous de reconnaître, ce qui n'étonnera personne, que la très hospitalière population avignonnaise a été désolée de ces scènes de désordre, il en faut accuser une bande à tout faire, soudoyée pour tenir en respect le patriotisme de M. Brunetière, et aussi pour punir M. le maire d'Avignon d'avoir mis une salle de l'Hôtel de Ville — la maison commune — à la disposition de ses administrés. Le caractère des fêtes — solennité musicale et littéraire — suffisait à lui seul à ôter toute couleur politique à la réunion; et le sujet de la conférence — le *Génie latin* — ne pouvait à aucun titre exciter les passions populaires. Un peu plus de décision de la part de la police aurait probablement épargné aux Congressistes tout « semblant d'émotion ». Que n'a-t-on recouru, comme Lobau pour la garde nationale révoltée, à l'emploi vigoureux des pompes à incendie? Bien peu d'attroupements populaires résistent à une douche robuste. Par une chaude soirée d'août, cette mesure aurait eu l'approbation générale.

(Un Congressiste.)

II

Le point culminant des fêtes du Congrès aura été, je crois, la très belle audition musicale donnée à l'église des Carmes.

Deux œuvres au programme.

La *Résurrection du Christ*, de Don L. Perosi, et une des *Béatitudes* de César Franck.

Deux œuvres, — ou plutôt deux fragments d'œuvres.

Peut-être eût-il mieux valu ne pas les dé-

plus fortement conçu et le plus habilement réalisé.

Il est divisé en deux parties, dont l'une va des derniers instants de l'agonie du Christ jusqu'à la mise au sépulcre, et dont la seconde, qui est la Résurrection proprement dite, embrasse les faits qui se déroulèrent après la sortie glorieuse du tombeau. C'est celle qu'il nous a été donné d'entendre. C'est la partie de l'oratorio la plus solidement construite.



Bénédictio de la première pierre de la nouvelle chapelle, à Gerona.

membre, et présenter au moins l'une d'elles dans son intégrale conception. Mais nous avons eu à cela le précieux avantage de rapprocher sur un même programme deux œuvres de même nature, et cependant aussi éloignées que possible l'une de l'autre dans leur réalisation. — Et on pourrait faire ainsi une étude curieuse sur les deux manières si diverses de César Franck et de l'abbé Perosi, sur la tonalité uniforme de celui-ci et sur le chromatisme très accentué de l'autre.

*
**

La *Résurrection du Christ* est le quatrième des douze oratorios dont l'abbé Perosi se propose d'illustrer la vie du Christ. C'en est le

Elle est bâtie tout entière sur une phrase d'un souffle puissant, exposée intégralement dans le prélude, et qui revient incessamment dans le cours de l'œuvre, sous des formes diverses.

Quelques rares épisodes à peine viennent faire diversion, charmants du reste, comme la si jolie phrase de Marie-Madeleine: « *Domine, si sustulisti eum* », ou le très gracieux duo des anges.

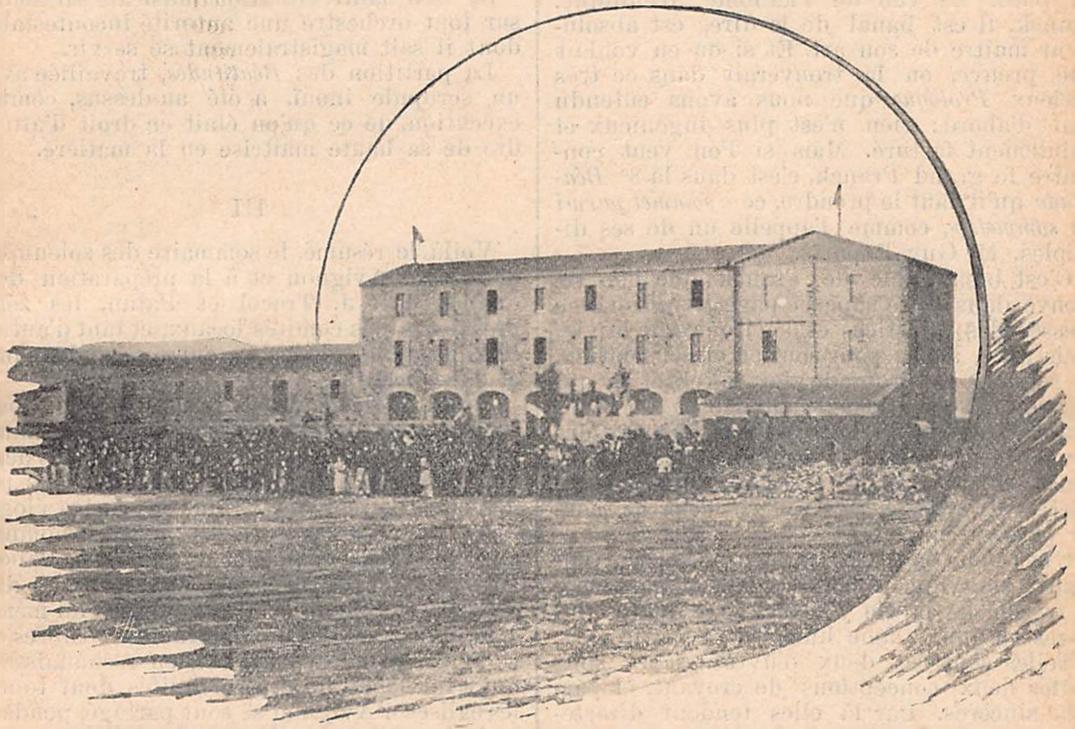
Il faut louer dans cette œuvre, avec la belle ordonnance et la cohésion des idées, un tour nouveau dans la phrase, qui fait de la musique pérosienne une musique absolument à part, fraîche et pure comme ce doux chant grégorien dont manifestement elle procède.

L'avenir dira ce qu'il en est, mais n'est-ce pas déjà une idée géniale que d'être allé chercher à cette source ancienne le renouveau de notre musique, que d'aucuns disent vieillie et ridée comme en une fin.

C'est là, sans doute, la cause du si grand bruit, — déjà le bruit de la gloire, — qu'a soulevé l'œuvre de ce jeune compositeur, des divers étonnements qu'il a suscités, de l'admiration et des critiques dont il a été l'objet. C'est une suffisante marque que son œuvre est au-dessus du commun des œuvres.

des fêtes de village!... Voilà qui est inattendu, et qui déconcerte un peu.

Malgré ces défauts, légers, je le répète, — et qui disparaîtront avec les années, — Don Perosi n'en reste pas moins un artiste dans la plus haute acception du mot. Son œuvre est le fruit d'un talent sincère, et par là, elle vivra, comme vit toute vérité. Et si l'on se souvient que l'absolue perfection ne se trouve pas dans les œuvres humaines, on applaudira, sans restriction et avec enthousiasme, au génie naissant de ce jeune homme (1).



Vue de la Ferme-école de Gerona pendant la bénédiction de la première pierre de la chapelle.

A cet égard, on lui pardonne certains défauts, légers du reste, et qui disparaîtront à mesure que viendra l'expérience d'un âge plus mûr.

Peut-être pourrait-on trouver l'orchestration, je ne voudrais pas dire terne, mais dépourvue de certaines qualités de coloris, d'indépendance et de *joliesse* d'écriture, qui sont un des charmes secondaires, je le veux bien, mais particuliers de la partition de Franck.

A de rares endroits, mais à quelques-uns cependant, on est surpris de l'intervention malencontreuse de certains instruments, qui par leur nature sembleraient devoir en être systématiquement bannis. Je n'en veux pour exemple que l'emploi, dans cette seconde partie, épique s'il en fut, et pour chanter la très belle phrase de la *Résurrection*, d'un cornet-solo, notre vulgaire cornet à pistons, le roi

Un sincère tribut d'éloge à M. Charles Bordes qui a dirigé l'oratorio avec ce senti-

(1) Voici d'autres jugements sur Perosi: « Tout le monde connaît aujourd'hui, le nom de Don Lorenzo Perosi, ce jeune prêtre de 26 ans, directeur de la chapelle Sixtine, et qui a entrepris d'écrire un cycle de douze oratorios retraçant les principaux épisodes de la vie du Christ. La *Résurrection du Christ* a été acclamée en Italie, peu goûtée en Allemagne, et diversement appréciée à Paris. C'est une œuvre inégale et qui témoigne de la jeunesse de son auteur, mais écrite avec beaucoup de sincérité et prenant son point d'appui dans l'oratorio carissimien. Aussi, malgré les défauts nombreux que présente cette partition, se dégage-t-il de plusieurs de ses pages une émotion communicative, quelquefois même profonde.

(*Soleil du Midi.*)

« Quelle effervescence, ces temps derniers à Paris, autour de l'abbé Perosi! Le snobisme enlèté et dénature toute chose. Il eût été plus sage de juger le jeune compositeur à la sourdine et de ne point lui casser le nez à coups d'encensoir, en le comparant à Berlioz, Wagner, Saint-Saëns. Il n'a, d'ailleurs, au-

ment des nuances et des délicatesses de l'œuvre qui n'appartient qu'à lui.

* *
* *

J'en arrive maintenant à l'œuvre de César Franck. Je salue en lui le maître de l'oratorio au XIX^e siècle, et même dans tous les siècles. Il le serait, n'eût-il écrit que les *Béatitudes*, car elles marquent un des points culminants de la musique française et de toutes les musiques.

Ce n'est point que je considère cette œuvre au point de vue de l'habileté technique. Franck, il est banal de le dire, est absolument maître de son art. Et si on en voulait une preuve, on la trouverait dans ce très curieux *Prologue* que nous avons entendu tout d'abord: rien n'est plus ingénieux et habilement facturé. Mais si l'on veut connaître le grand Franck, c'est dans la 8^e *Béatitude* qu'il faut le prendre, ce « *sommet parmi les sommets* », comme l'appelle un de ses disciples, M. Guy Ropartz.

C'est bien l'âme de Franck que l'on retrouve dans cette superbe page, avec son âme blessée des injustices et des ironies de la vie, mais avec, aussi, pour soutien et consolation, sa robuste et profonde foi de chrétien qui espère en un au-delà de justice et de réparation, à cause de cela même, heureux des coups de l'injustice et de ses souffrances intimes, en désirant d'autres et criant vers le Ciel: « *O justice éternelle, il est doux de mourir pour toi!* »

C'est pourquoi cette œuvre ne se peut entendre sans une profonde émotion, parce que le frisson de la vie y court par toutes les pages et qu'une âme humaine y palpite.

Telles sont ces deux œuvres. Elles sont toutes deux conceptions de croyant, et parlant sincères. Par là elles tendent directement au grand art, qui répudie, avant tout, l'hypocrisie et les fausses manières. — Toutes deux attestent un grand effort du génie humain pour se dégager des terrestres préoccupations et se hausser aux choses sublimes.

Chacune enfin dans son genre est le travail de très habiles maîtres, qui tous les jours, sans défaillance ni relâche, les ont amoureusement façonnées. Par là encore, elles sont du grand art, car c'est une condition

eune affinité avec ces maîtres. Sa qualité, entre toutes, est d'être revenu aux vraies traditions de l'oratorio et d'animer ses œuvres à la façon de Carissimi, dont il procède, d'une belle chaleur dramatique, quelquefois même un peu théâtrale.

« Les parties vocales de ses œuvres sont surtout réussies; il faut le reconnaître bien franchement; on y sent l'influence du chant grégorien, dont il a pénétré le sentiment et dont il sait à merveille tous les procédés. A 25 ans — cela tient du prodige — ce compositeur est déjà passé maître dans l'art de donner une âme à la voix humaine. Quant aux instruments, il leur confie beaucoup plus de bruit que d'idées. »

(Petit Marseillais.)

tout aussi essentielle que l'inspiration géniale soit conduite par une savante et scrupuleuse facture.

C'est pourquoi il nous faut admirer presque sans réserve, et applaudir presque sans relâche, car ils sont rares, même en des siècles encombrés d'artistes, ceux qui travaillent pour le grand art.

L'exécution de la 8^e *Béatitude* a été dirigée par M. Vincent d'Indy.

Sa très haute situation musicale lui donne sur tout orchestre une autorité incontestable dont il sait magistralement se servir.

La partition des *Béatitudes*, travaillée avec un scrupule inouï, a été au-dessus, comme exécution, de ce qu'on était en droit d'attendre de sa haute maîtrise en la matière.

III

Voilà le résumé, le sommaire des solennités données à Avignon et à la préparation desquelles MM. J. Tracol et Palun, les zélés présidents des comités locaux, et tant d'autres collaborateurs modestes, ont apporté leur précieux concours.

Mgr l'Archevêque, après avoir présidé absolument tous les exercices, a dit avec sa haute et pénétrante éloquence la vaillance des deux admirables maîtrises, réunies et dirigées par des chefs si éminents. Dans les justes éloges qu'il a adressés à tous les artistes, hommes de cœur et de dévouement qui ont collaboré au triomphe des fêtes musicales de son diocèse, Mgr Sueur n'a oublié que lui-même. Réparons, avec les innombrables membres du Congrès, ce silence délicat, en reconnaissant qu'il fut l'âme de ces solennités, dont toutes les églises d'Avignon se sont partagé, pendant trois jours, les émotions et les délices.

Et comme lendemain de ces solennités, nous verrons se fonder dans l'ancienne capitale du Comtat, et sous le haut patronage de son Archevêque, l'école préparatoire de la *Schola Cantorum*, où Dom Moequereau, de l'Abbaye de Solesmes, directeur de la Paléographie musicale, MM. Vincent d'Indy, Charles Bordes, Amédée Gastoué et autres, viendront enseigner tour à tour. Ce sera la création de la grande école de musique religieuse que M. Charles Bordes rêvait, depuis longtemps, d'établir dans le Midi de la France et qu'il eût dépendu, peut-être, de Marseille de posséder.

En attendant, nous sommes heureux de constater, avec un de nos confrères (1), que « la réunion artistique d'Avignon a été remarquablement pratique. »

« Prétendre arriver dans les paroisses ordinaires, à réaliser la perfection d'interpréta-

(1) *Semaine Religieuse* d'Aix du 20 août 1899.

tion dont les artistes d'élite de la *Schola*, et aussi, nous le disons volontiers, leurs disciples fidèles de la Maîtrise de Saint-Joseph de Marseille, dirigée par le maître Don Grosso, nous ont donné, trois jours durant, d'admirer la virtuosité, tout à la fois délicieuse à l'oreille et pleine d'onction pour le cœur, serait une chimère. Elles sont d'ailleurs, nos églises paroissiales, grâce à de fausses tendances de la piété, contre lesquelles on ne réagit pas assez, au contraire, trop délaissées, malheureusement aux heures des offices publics. Et ne sont-ce pas précisément les détestables errements des « chantres d'église » qui peu à peu ont amené une fâcheuse désertion ? Car tout au moins, pour employer un mot fameux, on consent bien à « faire pénitence » dans la prière, mais non pas « à y souffrir le martyre ».

« Quoiqu'il en soit, une méthode bonne et meilleure n'est, pratiquement, pas d'un abord plus difficile qu'une routine mauvaise. Or, c'est ici avant tout une question de méthode. La perfection dans l'exécution n'arrivera que peu à peu : ici et là on ne l'atteindra pas même ; soit, mais comme on remarque dans les plaines qui avoisinent nos Écoles d'agriculture de singulières améliorations dans les cultures générales, et cela par la seule influence de l'exemple et de l'effort excité à propos, il en sera de même pour la vulgarisation du chant liturgique rendu selon les vrais principes et de façon à en faire une suave prière et non plus, non, plus jamais, un ennui ou une souffrance.

« A voir nos bons prêtres des campagnes, le crayon à la main, suivre avec une ardeur jalouse le haut enseignement distribué au Congrès d'Avignon et discuter ensuite avec le plus aimable entrain sur le moyen de s'y prendre pour inculquer aux jeunes filles d'abord, plus malléables que les « chantres attitrés », la douce mélodie des graduels, des antiennes et des psaumes, que l'auditoire entier préférerait bientôt aux banals cantiques, populaires si l'on veut et faute de mieux, mais que la liturgie n'admet pas au cours des offices, le vœu de faire décidément entrer dans le domaine de la pratique les progrès définitivement acquis par la science histo-

rique, en matière de chant grégorien, ne saurait plus être taxé de prématuré, encore moins d'utopique.

« Et nous nous demanderions pourquoi là surtout où se trouvent des groupes formés d'avance : Pensionnats, Orphelinats, — à Salon, pour commencer, avec le précieux concours des Salésiens de l'Orphelinat agricole — on n'arriverait pas à imiter l'exemple si encourageant qu'ont donné à Saint-Joseph de Marseille les élèves de Don Bosco.

« A l'ouvrage ! et ne laissons pas se dissiper en brillants nuages d'or les merveilleuses impressions d'Avignon. »

Parmi les choses qui aideraient ces nuages d'or à féconder le sol si profondément artistique du Comtat et de la Provence, nous en savons une. Autour de nous, durant le Congrès, on s'est demandé et on nous a demandé plus d'une fois pourquoi Don Grosso n'installerait pas à l'Oratoire de Marseille — ou ne dirigerait pas ailleurs — une *Schola* supérieure, où viendraient se former les jeunes Salésiens appelés à l'enseignement de la musique dans nos Maisons.

Nous avons répondu que les Salésiens courent au plus pressé : l'éducation professionnelle des enfants que leur confie la Providence, puis la culture des vocations qui sont la bénédiction et la récompense de leur apostolat parmi ces enfants.

Mais nous avons pris l'engagement de transmettre à nos Supérieurs ce désir des amis de la vraie musique religieuse.

*
**

Notre dernier mot sera pour M. le Supérieur du Petit Séminaire d'Avignon, qui a exercé vis-à-vis de nos enfants de Saint-Léon et de leurs maîtres la plus cordiale et la plus généreuse hospitalité. Nous garderons tous le souvenir très reconnaissant de sa sollicitude toute paternelle, de ses attentions délicates, de sa bonté parfaite. Nous demanderons à la Madone de Don Bosco de lui dire pour nous notre merci, de le bénir comme il s'est dépensé — sans mesure.





BRÉSIL

Une Mission pastorale au Matto Grosso.

(Relation de Don Joseph Solari.)

(Suite) (1).

Départ. — Changement de tenue. — Perdus dans la forêt. — Douleurs et peines. — Heureuse rencontre. — Repos. — Nouvelles aventures. — A Brillante. — Mauvais tour d'un cheval. — A Bôa Esperança

Le 5 septembre, je me décidai à quitter *Campo Grande*. Au son des cloches, tous les habitants accoururent pour assister au départ du Missionnaire et recevoir une dernière bénédiction. Presque tous voulaient m'accompagner un bon bout de chemin, mais je les en dissuadai, parce que les routes étaient impraticables, à cause de la sécheresse. Après une demi-heure de trot, nos habits étaient tout rouges ainsi que nos mains et notre visage. Si j'avais voulu me peindre, je n'aurais probablement pas mieux réussi. Les cordillères d'*Amambahy* et de *Maracajù* sont renommées pour leurs beautés naturelles, mais la terre n'est qu'une poussière rouge très fine. Quand il pleut, il est presque impossible de voyager à cheval, parce que le terrain devient si glissant, que les pauvres bêtes ne peuvent plus se tenir sur leurs pieds; et au contraire pendant la sécheresse, on soulève une telle poussière rouge que non seulement elle gêne les vêtements, mais pénètre encore si profondément par les pores sous la peau, que pour s'en débarrasser complètement, il faut se laver au moins pendant une demi-heure, et y employer énormément de savon. C'est ce que nous dûmes faire dans notre cas.

Cependant, nous poursuivions notre itinéraire. La caravane composée du soussigné et

de ses deux catéchistes avec leurs chevaux respectifs, était en outre augmentée d'un guide, qui conduisait en même temps un cheval de somme chargé des bagages et de l'autel portatif. Comme ce cheval nous retardait beaucoup et comme l'endroit indiqué pour notre première étape était encore éloigné, je résolus de gagner du temps. Je demandai donc les indications nécessaires pour ne pas m'égarer, et je pris les devants avec un de mes deux compagnons, laissant l'autre avec le guide et les bagages. C'était la première fois que je faisais cela. Pendant quelque temps tout alla bien. Nous traversons quelques rivières, comme l'*Imbirussù* et le *Lagoinha*, et vers le soir nous arrivons à une maison appartenant au fils du propriétaire, auquel nous étions adressés. Je voulais m'y arrêter, car en outre de la fatigue, je ressentais un vrai malaise par tout le corps et de violentes douleurs de reins mais comme le propriétaire n'y était pas, je jugeai à propos de poursuivre plus loin. Je me renseignai auprès de la gardienne de la maison, et j'appris ainsi que nous avions encore près de quinze kilomètres à faire. Suivant ses indications, nous n'aurions dû rencontrer que trois carrefours, mais déjà nous en étions au sixième. C'est pourquoi, ne pouvant plus nous orienter, j'abandonnai les guides à mon cheval, et me remis entre les mains de la divine Providence pour nous conduire.

Pendant ce temps, la nuit était tombée sombre et profonde, et nous n'avions pas encore rencontré l'habitation indiquée: nous étions bel et bien égarés au milieu de régions sauvages. Se trouver ainsi dans des bois interminables pendant les ténèbres de la nuit, sans aucun point de direction, n'est certes pas très agréable ni rassurant. La triste et blanchâtre clarté d'une campagne en flammes augmentait encore l'horreur de notre situation. Au lieu des quatre lienes indiquées, nous en avions déjà fait plus de six, et aucune trace de maison. Cependant mon malaise augmentait, mon compagnon et moi nous tombions de fatigue, car, depuis notre départ de *Campo Grande*, qui avait eu lieu le matin, nous n'avions pu prendre encore aucune nourriture, sauf un peu d'eau pour apaiser la soif. L'obscurité de la nuit était encore rendue plus affreuse par le silence de mort qui ré-

(1) Voir *Bulletin* de septembre 1899.

gnait autour de nous, et qui n'était interrompu que par le cri d'un oiseau de nuit ou le rugissement lointain d'un tigre. Et nous étions là nous deux, seuls, sans guide et sans armes ! Je ne puis essayer de rendre sur le papier les angoisses qui nous étreignaient en ce moment ; seuls ceux qui ont passé par ces horribles moments peuvent se l'imaginer.

Tout à coup le murmure d'une eau voisine vient ranimer nos espérances. D'habitude, en effet, l'on trouve presque toujours quelque maison sur les bords des rivières, et nous pensions avoir un abri pour la nuit. Nous suivons un sentier, qui nous mène au bord de l'eau, nous traversons le courant, mais vingt mètres plus loin le sentier cesse soudain. L'obscurité était telle que nous pouvions à peine nous voir l'un l'autre, et nous n'avions pas d'allumettes pour faire du feu. Nous nous mettons alors à crier, car si nous avions été dans le voisinage d'une maison, les chiens au moins nous auraient répondu ; mais rien, peine perdue. Nous errons encore pendant quelque temps çà et là, mais ensuite la fatigue augmentant, je décidai de m'arrêter. Je mets pied à terre, j'attache mon cheval à un arbre, et je m'étends pour prendre un peu de repos. De son côté mon compagnon en fait autant. J'espérais ainsi calmer mes douleurs, mais en vain, l'humidité au contraire ne fait que les aggraver. Alors je jugeai bon de faire quelque effort, pour pouvoir arriver enfin à une maison quelconque, avant que le mal ne m'empêchât de remonter à cheval. Nous résolûmes alors de retourner sur nos pas jusqu'à la dernière maison, dont nous étions partis le soir. A cheval donc, et en route.

Nous repassons le fleuve et tout doucement nous rebroussons chemin, sûrs d'être dans la voie que nous avions déjà suivie, quand, après deux heures de marche pénible, nous atteignons un fleuve, que nous n'avions pas encore rencontré : nous nous apercevons alors seulement que nous nous sommes trompés. Sans notre confiance en Dieu, nous aurions bien pu alors nous désespérer. Mon malaise augmentait toujours, au point que mon compagnon en était effrayé. Nous prîmes donc notre chapelet et nous le récitâmes de notre mieux, pour obtenir le secours de notre bonne Mère du Ciel. Le chapelet fini, je ne pouvais plus résister aux cruelles douleurs qui me tourmentaient. Il me vint alors la pensée de mettre sur la partie malade une compresse d'eau froide. Je retournai au fleuve, j'imbibai entièrement mon mouchoir, et me l'appliquai sur le côté, puis je m'étendis sur la terre nue. Il me fut impossible de dormir, mais j'éprouvai un peu de soulagement, mes douleurs diminuèrent et me laissèrent presque tranquille. Mon compagnon, tourmenté par la faim, ne put fermer l'œil, ce qui lui permit de veiller sur nos montures que, faute d'arbres, nous n'avions pu attacher.

Aussitôt que l'aurore dissipa les ténèbres de la nuit, nous remontâmes à cheval et fîmes route encore une fois vers le fleuve où nous nous étions égarés. Après un kilomètre, nous pûmes enfin nous orienter, en retrouvant la route que nous avions suivie la veille, et enfin vers midi, moulus et harrassés de fatigue, nous retrouvions les deux compagnons que nous avions laissés en arrière. Nous remerciâmes Dieu de tout cœur, et mon compagnon put enfin apaiser la faim qui le tourmentait. Moi aussi, j'éprouvais un grand besoin de me restaurer, mais je ne voulus pas m'arrêter avant d'avoir trouvé quelque maison. Nous nous dirigeons donc du côté indiqué, et après un court trajet, nous constatons que la maison que nous cherchions se trouvait à peine à un quart d'heure de l'endroit où nous nous étions arrêtés pendant la nuit. Nous avions fait naufrage presque dans le port. Arrivé à cette maison, je demandai immédiatement un lit pour me reposer ; plus tard, après avoir absorbé quelques aliments, je pris un bain dans les eaux limpides du *Lageado*. Le lendemain je célébrai la sainte Messe sur un autel improvisé, administrai quelques baptêmes et confirmations, et me disposai de nouveau à partir.

Ces braves gens voulaient à toute force que je restasse quelques jours pour me remettre de mes fatigues, mais le temps pressait et d'autres âmes nous attendaient. Avec d'autres chevaux frais et dispos nous pûmes faire un long chemin. A la nuit nous atteignons l'*Imbirossu*, affluent du *Vacaria*, et nous passons la nuit auprès d'une excellente famille. Le 8 septembre, fête de la Nativité de Notre-Dame, je célébrai la messe devant une nombreuse assistance des environs ; je confirmai quarante personnes et en baptisai plusieurs. Ensuite, par un temps nuageux, le meilleur pour voyager sous ce climat, nous continuâmes notre voyage pendant au moins deux lieues. Tout à coup, notre guide ne veut plus avancer et prétend s'en retourner avec tous ses chevaux, car, disait-il, il ne connaissait pas plus que nous le pays, et ne pouvait plus nous être utile. Nous essayons de notre mieux de le faire revenir sur sa résolution, mais au lieu de nous conduire au but que nous devions atteindre, il nous mena à la cabane d'une pauvre veuve chargée d'enfants, et il nous planta là, emmenant bel et bien ses chevaux. Nous dûmes passer la nuit dans cette cabane, et au matin nous cherchâmes ce que nous devions faire. Sans chevaux impossible de voyager, et cette pauvre femme n'en avait que deux. Je laissai donc un de mes compagnons avec nos colis en gage, et l'autre m'accompagnant, sur les chevaux de la veuve, nous trottâmes pendant vingt-huit kilomètres jusqu'à *Brillante*, sur les bords de la rivière du même nom. Là je me procurai d'autres chevaux, puis je renvoyai mon compagnon rendre à la veuve ses chevaux et reprendre mes bagages. L'opération était heu-

reusement achevée le lendemain matin, et nous voilà en route pour la *Fazenda Boa Esperança*. N'ayant pu avoir que deux chevaux pour trois personnes et les bagages, nous dûmes nous arranger de notre mieux pour faire les trente-cinq kilomètres qui nous séparaient de la *Fazenda*. Un de nous se chargea des bagages qu'il mit sur un cheval, les deux autres durent se contenter d'un cheval pour deux. Mais voilà bien une autre aventure.

et à la brume, nous arrivions, trois cavaliers pour un cheval, à la *Fazenda Boa Esperança*, propriété d'un brave Portugais âgé. Cette *Fazenda* est admirablement située sur la cordillère de *Maracajù*, près du torrent de *Taquarussù*. Nous y restâmes deux jours, pendant lesquels nous pûmes nous procurer des chevaux et envoyer chercher nos effets laissés dans la forêt. Le propriétaire voulut ensuite nous faire visiter une autre de ses métairies.



Jeunes garçons du Patronage salésien de Baracaldo.

Le cheval des bagages, peu habitué à porter la charge, se met bientôt à ruer et à sauter, jetant de côté et d'autre notre garde-robe, puis, débarrassé de son fardeau, s'enfuit précipitamment. Tout mon autel portatif était brisé, la coupe du calice fendue et le vase du saint chrême renversé. J'étais forcé de raccourcir mon itinéraire. J'avais résolu auparavant de suivre toute la frontière du Paraguay, mais maintenant avec les quelques gouttes de saint chrême qui me restent, ma tournée devient inutile. Je résolus donc d'abrégier ma Mission pastorale, et arrivai à *Nioac*, de retourner à *Aquidanana* et enfin à *Corumbà*. Après avoir ramassé nos affaires et les avoir cachées au milieu des arbres, sous la protection des saints anges, nous continuâmes à pied notre voyage,

et j'y demeurai quatre jours pour l'administration des sacrements.

A Nioac. — Les ruines de l'église de Sainte Rita. — Projet d'une nouvelle église. — Est-ce une chapelle ? — Arrêt. — Les suites de la prédication. — Lutttes fratricides. — De retour à Aquidanana. — Orange la nuit et douche le jour.

Le 16 septembre, accompagné d'un nommé Nicolas Acuosta et de mes deux catéchistes, je partis pour *Nioac*. Après avoir redescendu la cordillère de *Maracajù*, passé à gué l'*Urumbava*, traversé un village indien et le torrent *Das Posses*, nous arrivons le soir à *Nioac*, au son joyeux des cloches. Le bon Nicolas, mon

compagnon de route, et sa belle-mère, me prièrent si vivement d'accepter leur hospitalité, pendant mon séjour dans le pays, que je ne pus faire autrement et j'acceptai avec reconnaissance. Les habitants de *Nioac* ont choisi un magnifique emplacement pour leur ville. Elle s'élève à droite du fleuve du même nom, sur les flancs d'une riante colline, arrosée par l'*Urumbeva* et le *Correquinho*, et forme un panorama grandiose. Son climat, très sain, est

pas de prêtre, et l'on comprend bien la raison d'une telle désolation.

Je restai là dix-neuf jours. Jusqu'au neuvième je prêchai matin et soir, comme j'avais déjà fait à *Campo Grande*, baptisant, confirmant et confessant pendant le reste de la journée. Mais ensuite je dus m'arrêter, parce que cette obligation de parler sans trêve ni relâche m'avait interdit d'affronter la moindre fatigue. Ma langue était enflammée et



Jeunes filles du Patronage salésien de Baracaldo.

assez tempéré, et son sol est très fertile à cause de l'abondance des eaux. Le pays est divisé par deux belles routes qui forment au sud un angle droit. La ville possède une grande place, sur laquelle on a jeté les fondements de la nouvelle église, parce que l'ancienne, dédiée à sainte Rita, est toute en ruines. Seulement, faute de ressources et à cause de l'ampleur du plan de la nouvelle église, les pauvres habitants de *Nioac* ont dû se contenter d'élever une chapelle. Mais est-ce une chapelle? Telle est la question que l'on se pose aussitôt entré, tant la pauvreté y règne en maîtresse. Elle manque même des ornements et objets les plus nécessaires pour le culte. Mais aussi dans cette paroisse il n'y a

gonflée comme une éponge, les gencives et le palais n'étaient plus qu'une plaie. Je ne puis dire ce que j'ai souffert de tous ces maux; mais je souffrais encore davantage à la pensée que je ne pouvais plus travailler au salut de toutes ces âmes avides de la parole de Dieu. Le Seigneur exauça enfin ma prière, et après quelques jours de repos je pus reprendre mon travail. Dans une rue des plus fréquentées, je fis élever une grande croix, en face de laquelle nous nous rendimes pendant trois jours en procession en chantant les Litanies des Saints pour obtenir du Ciel le bienfait d'une pluie désirée depuis longtemps. Nous allâmes aussi en procession au cimetière, où je célébrai la sainte Messe pour les défunts

qui y sont enterrés. La population paraît animée d'un bon esprit, et l'on pourrait faire beaucoup plus, s'il n'y avait pas des inimitiés politiques causées par les diverses nationalités des habitants de *Nioac*. Ces inimitiés amènent souvent des luttes fratricides assez sanglantes. Je cherchai dans mes instructions à leur montrer le mal qu'ils commettent et le tort qu'ils se font en se jalosant et en s'attaquant ainsi, mais ils n'entendent pas de cette oreille. Que le Seigneur leur touche le cœur et les rende plus humains les uns envers les autres!

Le 7 octobre, accompagnés d'un grand nombre d'hommes, nous quittâmes *Nioac* pour retourner à *Aquidanana*, et de là à *Corumbà*. Sur les bords de l'*Urumbava*, une grande foule de peuple nous attendait pour nous saluer et recevoir une dernière bénédiction. Là, tous me quittèrent, sauf M. Vincent Anastasio, propriétaire du vapeur qui devait me conduire à *Corumbà*, et qui voulait m'accompagner jusqu'à *Aquidanana*. Nous voyageâmes tout le jour, et à la nuit nous arrivâmes à une maison où nous fûmes gracieusement reçus. Ce fut une véritable providence pour nous, car à peine avions-nous mis le pied sur le seuil de cette maison, qu'un orage effroyable se déchaîna et dura toute la nuit. Que serions-nous devenus, si nous n'avions pas trouvé d'asile pour cette nuit? Heureusement que la divine Providence n'abandonne pas ceux qui se confient en Elle, et nous en faisons chaque jour l'expérience.

Le lendemain, le temps s'était rasséréiné, et le ciel paraissait vouloir se mettre complètement au beau. Je célébrai la sainte Messe, conférai sept baptêmes, donnaï cinqnante confirmations et bénis un mariage d'Indiens *Terrenas*. Puis nous continuons notre voyage. La pluie cependant ne fut pas assez aimable pour attendre notre arrivée à destination, et vers trois heures après midi, elle commença à tomber fine et serrée pendant longtemps, si bien que nous fûmes contraints de nous laisser doucher en conséquence. Enfin vers huit heures du soir, trempés et moulus, nous arrivons à *Aquidanana*, où, en attendant le bateau de *Corumbà*, nous dûmes rester cinq jours, qui ne furent pas perdus.

Bénédiction d'un nouveau cimetière. — Naufrage dans le port. — Triste épisode à bord. — Arrivée à Corumbà. — Mission à Ladario. — Consolations. — Bénédiction d'un chemin de croix. — Une promesse.

Pendant cette halte forcée à *Aquidanana*, je travaillai de nouveau comme aux premiers jours de la mission. Le 13 octobre, avant de m'embarquer pour *Corumbà*, accompagné du colonel François Alvez Correa et malgré une pluie diluvienne, je dus aller bénir, suivant le rituel romain, l'emplacement destiné à un nouveau cimetière. Après cette cérémonie, le

ciel se rasséréna, et nous, un peu réconfortés, nous nous préparâmes au départ, car le bateau devait lever l'ancre avant le coucher du soleil. Et voilà qu'un peu plus nous allions faire naufrage dans le port. Comme les eaux du fleuve étaient très basses, le bateau n'avait pu venir à quai, et avait été forcé de rester à un kilomètre. Nous montons donc dans la seule barque qui se trouve au port, barque appartenant aux soldats de la garnison. Nous nous y entassons quatorze avec nos bagages. A un certain point du fleuve s'était formé un petit écueil, où les eaux tombaient en cascade pour reprendre leur cours. L'habileté des rameurs devait nous faire éviter cet obstacle. Malheureusement un officier, qui faisait partie des passagers, eut la présomption de vouloir guider lui-même la manœuvre, et soit inexpérience, soit malice, il nous jeta sur l'écueil. Ce fut une panique indescriptible. Les uns tombèrent à l'eau, les autres se jetèrent sur les rochers; moi, ne sachant pas nager, je me cramponnai à une banquette de la barque, pendant que celle-ci, tournant sur elle-même, menaçait de couler à fond. Cependant du bateau on vint à notre secours, et tous, même nos bagages, arrivâmes à bord, quoique trempés.

A peine installés, nous assistâmes à une scène beaucoup plus triste. Pendant que le commandant du bateau était encore à terre pour les nécessités du service, la brute humaine qui nous avait malencontreusement guidés, voyant un marin parler avec un autre, se figure qu'il se moque de lui, et excité par le vin, saisit son revolver, se jette sur cet homme et lui tire deux balles dans la tête. Heureusement la rage l'empêcha d'atteindre le but et les balles dévièrent. Un autre marin se jeta alors sur l'officier, qu'il fit tomber, et en se débattant l'entraîna avec lui dans les eaux. Le bain forcé calma la fureur de chacun et tout finit là.

Le lendemain à l'aurore le *Liguria* levait l'ancre. Le voyage fut long et assez difficile à cause du peu de courant. L'*Aquidanana* était si tranquille, que l'on pouvait à peine distinguer de quel côté venait l'eau. Enfin après quatre jours, nous passâmes devant l'embouchure du *Miranda*, et l'*Aquidanana* devint plus régulier, de sorte que le lendemain nous pouvions entrer dans le *Rio Paraguay* et atteindre *Corumbà*. Le jour même de notre arrivée, l'inspecteur de l'arsenal de la marine de *Ladario*, M. Cuelho Serqueira de Carvalho, nous envoyait chercher sur le *Bonifacio*, afin que je pusse donner la Mission dans l'arsenal. La pluie abondante qui nous accompagna jusqu'à *Ladario* empêcha la foule de venir nous recevoir. Seul, le commandant de la marine, M. Raymond Joseph de Souza Lobo, malgré le mauvais temps, vint à la rencontre du pauvre Missionnaire, qui le remercia mille fois de cette gracieuseté.

Le *Ladario*, distant de sept kilomètres de

Corumbà, est un des plus vastes arsenaux de la marine militaire du Brésil. Tout autour s'élèvent de nombreuses habitations pour les familles des employés et ouvriers. Autrefois un aumônier militaire y résidait et une belle chapelle s'élevait au milieu de l'arsenal, ce qui facilitait la dévotion de tout le personnel. Mais depuis la République, qui a proclamé la séparation de l'Église et de l'État, on a supprimé les aumôniers militaires et l'église inutile a été détruite. Ne pouvant supporter cet état de choses, le commandant, homme de grande foi, se mit à quêter pour la construction d'une nouvelle église. Actuellement les travaux sont déjà très avancés, et permettent de se rendre compte de la beauté de l'édifice. Le sanctuaire, qui est terminé, sert pour le moment aux fonctions religieuses chaque fois que l'on peut avoir un prêtre.

Je restai six jours à *Ladario* et ce furent pour moi six jours pleins de consolations, grâce à l'entrain avec lequel tous répondirent à l'appel du Seigneur. La foi de ce peuple est vraiment vive et sincère. Qu'il me suffise de vous dire que tout le temps libre entre les différentes cérémonies, je le passai au confessionnal, et que les *Ladariens* purent compter sur leurs doigts ceux qui ne s'étaient pas confessés. Plus d'une fois les larmes me vinrent aux yeux en voyant la bonté de Dieu pour ces âmes, car ce fut un vrai triomphe de la grâce. L'instrument de tant de bien, M. de Souza Lobo, par sa bonté, et surtout par son exemple, est un véritable apôtre auprès de ses subordonnés, qui lui rendent bien en sympathie son zèle. Pendant ces jours de Mission, eut lieu la bénédiction solennelle du cimetière et d'un chemin de croix. Puis comme souvenir on planta un beau crucifix, et avant de retourner à *Corumbà* tous voulurent me faire promettre que je ne quitterais pas le pays sans revenir au milieu d'eux, ne fût-ce que pour quelques heures.

La Mission à Corumbà. — Association philanthropique. — Manœuvres déloyales. — Conditions pour être parrain. — Fureur de l'enfer. — Pauvres égarés! — Un conseil hors de propos. — Une conjuration? — Un libelle. — *Salutem ex inimicis nostris.*

Les consolations ineffables que j'avais goûtées à *Ladario* me faisaient bien augurer de la Mission de *Corumbà*, où il y avait encore plus grand besoin d'une complète rénovation morale. Mais le démon ne voulait pas laisser envahir impunément son domaine, et par le moyen de ses suppôts, il fit tout ce qu'il put pour discréditer la Mission et engendrer la peur. De fait, avant mon arrivée, quelques ennemis de notre sainte religion commencèrent à répandre le bruit que je voulais tuer

un énorme serpent de trois mille pieds de long qui avait son antre sur une colline en face de *Corumbà*. Probablement que les sectaires avaient établi leur tanière en ces lieux, et craignant que la Mission ne leur devint fatale, ils inventèrent cette histoire qui, pour leur plus grande honte, devint une réalité. Ces braves gens avaient établi à *Corumbà* une association philanthropique dont la caisse était toujours vide, car les administrateurs ne connaissaient, en fait de philanthropie, que l'art de dépotiller autrui, pour remplir légalement ses poches. La plupart des sociétaires, à cette vue, se retirèrent de l'association et lui donnèrent le coup de mort. Mais les promoteurs ne se tinrent pas pour battus, ils essayèrent de se remettre sur pied, en attirant dans leurs filets les pauvres gens. Les lous se firent agneaux, en publiant de tous côtés que leur association, au lieu d'être contraire à la sainte Église catholique, apostolique et romaine, la protégeait, la favorisait et la soutenait, que c'était une pure association de bienfaisance, qu'elle avait pour patron saint Jean-Baptiste, etc. Mais le Dieu de toute miséricorde ne voulant pas permettre que tant d'âmes simples se laissassent prendre bénévolement au piège, leur envoya providentiellement une Mission pour éclairer leurs esprits et réchauffer leurs cœurs languissants. Dans mes discours, je ne parlai jamais ouvertement de cette association, car, son but étant diamétralement opposé à l'Évangile, elle devait, de la simple exposition du dogme et des préceptes de l'Église, recevoir un coup fatal. A l'ouverture de la Mission, après la lecture de la Lettre pastorale de Mgr l'évêque, je commençai par expliquer le but de la Mission, le moyen d'en profiter et enfin je donnai l'horaire des fonctions. A l'heure indiquée pour la Confirmation, je voulus rappeler les conditions fixées par l'Église pour être parrain des nouveaux soldats du Christ, afin que personne n'eût la honte d'être refusé publiquement, faute de remplir les conditions voulues. Enfin pour mieux faire comprendre la chose, je dis textuellement ces paroles: « Sont inhabiles à être parrains pour un sacrement catholique, tous ceux qui appartiennent à une secte contraire à notre sainte Religion, comme les matérialistes, les positivistes, les rationalistes, les protestants, etc, de même ceux qui ne sont mariés que civilement. » Cette déclaration explicite fit pousser un cri d'alarme aux sectaires, pendant qu'elle faisait ouvrir les yeux des autres. Quelques jeunes gens, qui s'étaient laissé entraîner et avaient déjà promis d'entrer dans l'association, comprirent qu'elle était contraire à l'Église catholique et s'en détachèrent complètement, en s'approchant publiquement des Sacraments. Une feuille de chou locale se chargea de revendiquer les droits de la secte, et un article signé par un lieutenant d'artillerie vomit de telles calomnies sur mon compte, que l'auteur se

couvert de ridicule auprès de tous les gens de bien. Le consul italien résidant dans cette ville fut prié par quelques personnes de vouloir bien arrêter le flot de ces insultes, mais en bon ami des sectaires, il fit la sourde oreille. Ce qui ne surprit personne.

Dans mes instructions, sans faire aucune allusion ni à la secte, ni aux journaux, je cherchais à enseigner la vérité de mon mieux. Ce qui ne diminua en rien la fureur des suppôts de Satan.

Un matin, je reçois la visite d'une personne distinguée de la ville, pour me supplier de me modérer un peu, parce que les méchants se voyaient trop manifestement démasqués.

— Serais-je un bon pasteur, lui demandai-je, si je laissais entrer le loup dans la bergerie de Jésus-Christ pour en dévorer les brebis, sans que j'élève au moins la voix pour les défendre?

-- Mais, mon Père, il y va de votre vie.

— Et Jésus, n'a-t-il pas donné la sienne pour sauver les âmes? Moi aussi, je suis prêt à mourir pour le salut de mes frères.

— Vous avez raison, mais je viens vous avertir, que hier au soir, les chefs se sont réunis et ont décidé de vous faire tuer. Je le sais de source certaine, mais peu importe comment je l'ai su. Cependant, pour vous donner une preuve de la vérité de ce que j'avance, ce soir, pendant le sermon, vous verrez sous la chaire une douzaine de soldats. Ils ont ordre de faire attention si vous parlez encore contre les sectes, et alors de se mettre à crier, à faire du tapage et en fin de compte de vous envoyer, comme on dit, dans l'autre monde...

— Je vous remercie du souci que vous prenez de ma pauvre personne, mais je ne puis pas ne pas remplir mon devoir; je dois parler. Il y a longtemps que j'ai offert ma vie à Dieu pour le salut des âmes, et s'Il croit que le temps est venu de combler mon désir, qu'Il soit béni éternellement. Je suis prêt.

Le soir je monte en chaire, et comme on me l'avait dit, je vois les soldats à leur poste. Après avoir salué Notre-Seigneur Jésus-Christ, je regardai fixement pendant un certain temps et en silence le groupe des soldats. Cela suffit pour leur faire comprendre que je connaissais leurs machinations. Alors je dis clairement que quelques ennemis de notre sainte religion avaient décrété ma mort, mais que, ministre du Martyr du Calvaire, je ne me laisserais pas effrayer pour si peu et que, en face de la mort, j'aurais encore accompli mon ministère en distribuant à tous la parole de Dieu. Cette hardie déclaration confondit tellement les sous-ordres envoyés dans ce but, qu'ils n'osèrent plus rien faire, et que durant toute l'instruction régna le plus parfait silence. Alors, pour se venger, ils firent imprimer un infâme libelle, qu'ils distribuèrent à foison. Cette brochure était si ordurière qu'elle n'excita que du mépris, surtout parce

qu'elle était signée par trois hommes sans instruction qui se proclamaient les défenseurs nés du peuple, un pharmacien ignorant et ruiné, un simple soldat et le fossoyeur.

Toutes ces luttes et ennuis de l'ennemi, au lieu de troubler la Mission, éveillèrent en tous un vif désir de s'instruire et de se convertir, de sorte que l'on peut bien affirmer encore une fois que le salut des âmes se doit en partie au propre ennemi de ces âmes: *Salutem ex inimicis nostris!*

Promettre, c'est tenir. — Bon cœur. — L'adieu des Ladoriens. — Spectacle émouvant. — Bénédiction sacerdotale à bord. — Quelle foi! — Chiffres instructifs. — Besoin urgent d'ouvriers évangéliques. — Un souvenir cher. — Toujours sur la brèche.

Le dernier jour de la Mission, 2 novembre, je tombai dans une telle faiblesse que je ne pouvais plus parler que tout bas. Cependant, comme le bateau de *Cuyabà* ne partait que le quatre, je dus le lendemain me résigner à accomplir la promesse faite à la population de *Ladario*. Pour me la mieux rappeler, M. de Souza Lobo vint me prendre avec son propre bateau. J'y arrivai de soir, et le matin, au son des cloches annonçant la sainte Messe, tout le peuple se rendit à l'église. Je fis des efforts pour dire quelques paroles afin de leur recommander la constance dans la foi et la persévérance dans le bien, mais je m'aperçus que ma voix ne parvenait qu'aux oreilles des plus rapprochés. Cependant tous comprirent ma pensée, et j'en eus bientôt la preuve.

Après avoir pris un peu de réfection chez M. Lobo, je me disposai à repartir pour *Corumbà*. Une foule immense se trouvait sur la place pour m'accompagner jusqu'à l'embarcation. Avant tout, on voulut me faire visiter et bénir tout l'arsenal, et je pus ainsi jouir encore une fois de l'amabilité et du bon accueil de M. l'inspecteur Cuelho Serqueira de Carvalho et de son Secrétaire M. Moreira, tous deux grands admirateurs de Don Bosco. De même, tous les autres officiers et simples marins se montrèrent pleins de sympathie pour le pauvre Fils de Don Bosco.

Mais il est temps de partir.... M. l'inspecteur, écoutant favorablement les prières de plusieurs personnes, permit que, outre l'équipage, plusieurs dames et messieurs m'accompagnassent jusqu'à *Corumbà*. Quand nous passâmes près de l'avis *Fernando Viera*, de la corvette *Bahia* et de la canonnière *Carioca*, ancrés dans le port, tous les marins se découvrirent et agitèrent leurs mouchoirs pour nous saluer. Ce que faisait aussi la foule stationnée sur les quais.

Nous arrivâmes à *Corumbà* vers deux heures après-midi; je me rendis aussitôt à l'é-

glise, bondée de peuple, pour la cérémonie des adieux. Autant que la voix me le permettait, je fis une dernière recommandation et, après la bénédiction du Saint-Sacrement, je me retirai dans la sacristie. Là, tous voulaient entrer pour me saluer. M. Lobo se jeta tout ému à mon cou, les uns m'embrassaient, qui les mains, qui la soutane, d'autres pleuraient et sanglotaient, quelques-uns me disaient tout en larmes : « Oh ! Père de nos âmes, ne nous abandonnez pas ! Ministre de Dieu, restez avec nous ! » C'est en vain que je cherchais à m'ouvrir un passage au milieu de cette foule : tous voulaient encore me baiser la main, me dire une parole ou recevoir une dernière bénédiction.

Mon Dieu, mon Dieu ! Toute la gloire vous en revient. C'est vous qui l'avez permis pour confondre les ennemis de votre saint Nom et de l'Épouse immaculée de votre divin Fils.

Cette foule de plus de deux mille personnes, se pressant autour de moi, voulut m'accompagner ou mieux me porter jusqu'au port, où je n'aurais jamais pu parvenir, si j'avais voulu écouter chacun... Je dus me jeter dans une barque, qui me conduisit à bord du *Rio Verde*, d'où je bénis encore une fois tout ce peuple agenouillé et pleurant sur la rive.... Cette bénédiction du haut du bateau me rappela le lac de Génésareth, la barque de Pierre et Jésus qui de là bénissait la foule.... et j'en fus profondément ému. Il y avait encore deux heures à attendre, avant le départ du *Rio Verde*, et le peuple resta là sur le rivage à me regarder..... Enfin on leva l'ancre et alors tous ces mouchoirs qui s'agitaient à l'infini pour me donner un dernier adieu, faisaient du port de *Corumbà* un tableau sans pareil.

Sept jours après, je me trouvais à *Ouyabá* au milieu de nos confrères. Il y avait quatre mois que je ne les avais plus vus et je me sentis revivre au milieu d'eux.

Pour terminer cette longue lettre, je veux vous transcrire ici, vénéré Père, quelques chiffres parlants. Pendant cette Mission, en dehors des cérémonies, sermons, confessions et communions, j'ai donné 3,107 confirmations, administré 491 baptêmes et béni 118 mariages. Le chiffre des kilomètres que j'ai parcouru par eau et par terre dépasse 5,000, et il me reste encore à voir un champ beaucoup plus vaste. Le besoin est pressant, et le bon évêque ne cesse de prier Dieu qu'il lui envoie des secours, d'autant plus que les ennemis de l'Église ne dorment pas. Cette année même, nous avons vu arriver dans ces régions les missionnaires de la Société biblique avec leur triste marchandise. Et nous, réduits à un petit nombre, surchargés de travail, nous ne pouvons que pleurer en voyant se perdre tant d'âmes, faute de sauveurs. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un Diocèse aussi mal partagé que celui du Matto Grosso. L'é-

vêque a dû quitter sa résidence ordinaire et se loger au Séminaire, afin de pouvoir faire lui-même la classe à quatre petits garçons, qui ont encore nombre d'années à attendre avant d'arriver au sacerdoce, si jamais ils y parviennent. Et si je dis quatre, ce n'est pas pour donner un chiffre ridicule, c'est le chiffre réel. L'évêque n'a ni secrétaire, ni sacristain, et s'il veut officier, il est forcé de recourir à nous. C'est donc un besoin urgent de prêtres et pour nous un immense champ de travail. Dans le peu d'années que nous avons passées ici, nous avons déjà fait beaucoup; la preuve en est dans la rage du démon contre nous, car il cherche par tous les moyens à nous nuire et à nous susciter des persécutions. Le bien qui reste à faire surpasse énormément nos forces, car de partout on nous réclame avec les plus vives instances. A *Ladario*, étant donné l'excellente disposition de cette brave population, quel bien ne ferait-on pas, si l'on pouvait y établir au moins deux prêtres, pour faire l'école et exercer le ministère. Je pourrais dire la même chose de *Miranda*, *Aquidana*, *Campo Grande*, *S. Anna dei Paranahyba*, *Nioac*, *S. Antonio*, etc. Que d'âmes abandonnées, qui tendent les mains vers vous, bien-aimé Père, et qui implorent un sauveur, un guide spirituel. Écoutez, je vous prie, écoutez favorablement les voix qui s'élèvent de ces contrées; suppliez le personnel des autres Maisons, où il y a abondance de prêtres, de faire le sacrifice d'un de ces prêtres, et de nous l'envoyer ici....

Je possède de vous, vénéré Père, un tendre souvenir que je porte toujours avec moi dans mon bréviaire, parce qu'il renferme une pensée qui sera, je l'espère, un secours puissant pour décider votre cœur à nous venir en aide. Lors de mon voyage en Italie en 1893, et avant mon départ pour le Matto Grosso, vous avez bien voulu me faire cadeau d'une belle image de la Vierge des Douleurs, avec cette parole de saint Denis, écrite de votre main : *Divinorum divinissimum est in salutem animarum cooperari*. Oh ! faites, bon Père, que nous puissions avoir une grande part dans le salut des âmes, en nous envoyant, — et je vous en prie par l'amour de Marie plongée dans un océan de douleurs à la vue de tant d'âmes qui se perdent au Matto Grosso, — en nous envoyant, dis-je, un peu de renfort pour soulager vos fils surchargés et désolés. Nous travaillons, il est vrai, bien volontiers, mais vous savez aussi que l'arc trop tendu finit par se briser.... Comme de vaillants soldats, nous serons toujours sur la brèche et, s'il faut y mourir, nous le ferons de bon cœur; mais au moins, que nous ayons la consolation de voir que l'ennemi ne restera pas maître du champ de bataille, si d'autres robustes et vigoureux soldats du Christ viennent occuper notre poste.... Je confie cette supplique aux anges gardiens de ces mal-

heureuses régions, pour qu'ils réussissent à faire exaucer notre prière.

Et ici je m'arrête.

Bénissez, bien-aimé Père Don Rua, tous vos fils du Matto Grosso et en particulier

*Votre très obéissant et très affectionné
fils en N. S.*

JOSEPH SOLARI, prêtre.



AFRIQUE

Cap de Bonne Espérance.

JAMAIS encore, depuis l'arrivée de nos Missionnaires dans la ville du Cap, ou Cape Town, nous n'avons eu l'occasion de parler de leurs travaux. C'est au mois de décembre 1896, que, lors d'un départ de Missionnaires, nous avons mentionné la fondation de cette Maison du Cap, en même temps que celle d'Alexandrie d'Égypte. Dans sa lettre annuelle du 1^{er} janvier 1897, Don Rua lui-même la signalait à nos Coopérateurs, mais très brièvement, par cette simple phrase: « Un autre groupe de Fils de Don Bosco vient de s'embarquer pour le Cap de Bonne Espérance. » Et c'est tout; depuis, plus rien. Est-ce à dire que cette Mission n'a pas réussi? Bien loin de là, mais dans les débuts d'une nouvelle Maison, il y a bien peu de choses à raconter.

Aujourd'hui, nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs, avec une vue de l'Oratoire, la traduction d'un article du *South African News* du 22 mai dernier, qui leur fera connaître suffisamment le peu que nos Missionnaires ont pu faire jusqu'ici. Voici ce que raconte le journal de l'Afrique du Sud:

Les habitants de la ville de Cape Town, au sein du tourbillon des affaires qui les agite, et de la fièvre d'or qui les tourmente, n'ont sans doute pas encore eu le temps de connaître et d'apprécier les travaux et les œuvres admirables de beaucoup d'Institutions philanthropiques qui fleurissent au milieu de nous. S'il en était autrement, il est probable que les chefs de ces Institutions ne seraient pas obligés d'aller de porte en porte, en quête d'une aumône pour assurer leur existence.

Parmi ces divers Instituts de bienfaisance, il en est un surtout qui mérite plus particulièrement notre attention et toute notre bienveillance, c'est l'Etablissement des Pères salésiens dans Roeland street.

Cette Maison, dirigée par Don Barni, a pour objet l'éducation et l'instruction des orphelins ou autres enfants pauvres et abandonnés. Ces petits

malheureux sont recueillis dans cet asile, qui devient pour la plupart d'entre eux comme une nouvelle famille. Ils y reçoivent une instruction, élémentaire sans doute, mais foncièrement chrétienne et appropriée à leurs besoins. Dès que l'âge le permet, on leur enseigne un métier qui leur vaudra plus tard de prendre leur place dans la société, et transformera ces petits vagabonds en citoyens honnêtes et laborieux.

Il est certain que cet Etablissement, fruit de sacrifices admirables, est appelé à un brillant avenir et doit devenir le centre et comme la Maison Mère de beaucoup d'autres institutions semblables qui s'établiront par la suite dans les différentes régions de l'Afrique australe. Et si le Successeur de Don Bosco pouvait venir lui-même visiter notre Oratoire de Roeland street, il trouverait que ses enfants de Cape Town, Don Barni et ses coadjuteurs, sont ses dignes disciples et représentants; car ils ne négligent rien de ce qui peut contribuer au bien-être moral et matériel des trente enfants confiés à leurs soins.

Il y a quelques années déjà que S. G. Mgr Léonard avait adressé une supplique au Chapitre supérieur de Turin pour qu'une Maison salésienne fût ouverte dans la ville du Cap. Sa demande fut prise en considération, et à la fin de 1896 Don Rua envoyait à Cape Town Don Barni et le coadjuteur Giltinan avec plusieurs chefs d'ateliers, pour jeter les fondements du premier Etablissement salésien dans l'Afrique méridionale. Les débuts furent pénibles, comme partout du reste. Les premiers mois, on ne recueillit d'abord que huit enfants, qu'on installa le mieux possible dans une pauvre mesure de Buitenkant street. L'année suivante, 1897, grâce à la charité de quelques personnes généreuses, on put commencer la construction de la Maison actuelle, qui abrite maintenant une trentaine d'orphelins.

Vers la fin de l'année dernière (il n'y avait alors que vingt enfants), Don Barni fit un voyage à Turin afin de conférer avec les Supérieurs de la Congrégation sur les développements à donner à l'action salésienne dans l'Afrique australe. Quelques mois après, il revenait à Cape Town avec deux nouveaux chefs d'ateliers, un Maître tailleur et un Maître cordonnier. A son arrivée, il trouva le nombre des hôtes de la Maison augmenté d'un tiers et atteignant la trentaine.

L'Etablissement de Roeland street consiste en une douzaine de grandes pièces, qui seront bientôt complètement occupées. L'étage supérieur comprend deux grands dortoirs de vingt-cinq lits chacun, avec des locaux séparés où l'on a ménagé toutes les commodités, lavabos, bains, etc. Au même étage se trouve l'atelier des tailleurs où nous avons pu voir des costumes très élégants faits par les enfants, sans parler des innombrables raccommodages nécessités par ce petit monde turbulent.

Au rez-de-chaussée, la plus grande salle est destinée à la typographie, une grande machine y est déjà installée avec un moteur à gaz de la force de trois chevaux, et tout le matériel nécessaire

pour une imprimerie modèle. Dans la salle voisine, se trouvaient six enfants occupés à la composition de plusieurs livres, et dans quelque temps nous avons l'espoir de voir sortir des presses salésiennes la revue mensuelle *Catholic Magazine*.

Nous voyons également l'atelier des menuisiers, un des plus intéressants de la Maison, avec une dizaine d'enfants, dont deux sourds-muets, et qui est vraiment admirable par la beauté des travaux qui y sont exécutés. Plus loin c'est

Tous ces enfants semblent réellement heureux : ils sont gais, joyeux, bien portants et contents de leur sort. Le plus grand ordre et une propreté extrême règnent dans toutes les parties de la Maison, qui n'a d'autres moyens d'existence qu'une foi aveugle dans la bonté de Celui qui nourrit les oiseaux du ciel et revêt de pourpre et de lin la rose et le lys des champs.

(*South African News*, 22 mai 1899.)

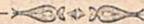


Oratoire salésien du Cap de Bonne Espérance.

la reliure, atelier abondamment pourvu de machines de toutes sortes, et nous y avons vu plusieurs ouvrages faits avec un goût qu'on ne trouve pas toujours chez des ouvriers expérimentés. La cordonnerie occupe aussi quelques enfants qui travaillent avec attention et assiduité sous la conduite d'un chef aimable et dévoué. L'ouvrage ne manque pas, car c'est là que l'on confectionne et raccommode les chaussures des enfants et de toutes les personnes attachées à l'Etablissement.

Enfin n'oublions pas de mentionner, comme dernière attraction, une Musique instrumentale à laquelle tous les enfants voudraient appartenir. C'est elle qui porte la note gaie dans la Maison et rehausse l'éclat des fêtes que l'on célèbre de temps à autre dans ce petit monde.

A ceux de nos lecteurs qui connaissent les Maisons de Don Bosco, ce récit ne peut que rappeler un bien doux souvenir. Quant à ceux qui n'ont jamais vu les Salésiens à l'œuvre, nous étions heureux de pouvoir leur donner une idée, par ce qui se fait à l'extrémité de l'Afrique, des commencements d'une œuvre de charité, avec le tableau fidèle des diverses branches que comporte une Ecole d'arts-et-métiers. Puisse cette relation donner à tous nos Coopérateurs le désir de voir de près les Œuvres salésiennes qui sont partout les mêmes, aussi bien dans la vieille Europe, qu'en Asie, en Afrique et même en Amérique.





GLANES

CHOSMALAL (PATAGONIE). — *Missions de l'Agrio.* — Don Mathieu Gavotto nous envoie une belle relation sur les Missions du Sud, c'est-à-dire sur les différents points arrosés par l'Agrio, affluent du Neuquen. Parti de *Chosmalal*, avec le catéchiste Sambernardo, il se rendit d'abord à *Campana Mahuida*. Un violent orage les empêcha d'y faire quelque bien, et l'absence du propriétaire de l'hacienda les obligea de quitter le pays sans y donner de mission. Ils continuèrent donc leur voyage sur la rive droite de l'Agrio, pendant près de quatre lieues, et suivirent ensuite au sud un affluent de ce fleuve appelé *Huarichenque*, nom également de la bourgade où ils s'arrêtèrent. Ils y donnèrent une Mission de huit jours, riche en fruits de salut. De là ils atteignirent *Codigue*, où ils ne parvinrent qu'à travers mille péripéties, mais les consolations qu'ils y trouvèrent les dédommagèrent amplement de leurs peines. Ensuite ils allèrent visiter le camp militaire de *Las Lajas*, distant de trois lieues. Ce camp, établi en 1896 par le général Manuel Godoy, renferme deux régiments avec environ 1400 habitants. Continuant ensuite leur voyage au sud-ouest de *Codigue*, ils suivirent le cours du *Salguico*, rivière qui, comme le *Liucullin*, se jette dans l'Agrio, donnèrent pendant huit jours différentes missions sur les bords de ces rivières et rentrèrent à *Campana Mahuida*. Le retour du propriétaire de l'hacienda leur permit enfin d'y donner une mission qui dura six jours. Malgré le mauvais temps, ils purent encore se rendre à *Norquin Nuevo* et à *Norquin Viejo*. Durant ces quelques jours de mission, Don Gavotto eut la consolation d'administrer 49 baptêmes, sans parler des confessions et des communions.

GENERAL ACHA (PAMPA CENTRALE-ARGENTINE). — *Progrès de la Mission salésienne.* — Nous lisons dans un journal de Buenos-Ayres : « Le vaste Oratoire que l'infatigable Don Pierre Orsi, de la Congrégation salésienne, fait construire en ce moment à General Acha, capitale du territoire

de la Pampa, est vraiment digne d'admiration pour son élégance et ses dimensions.

» Dans un pays dépourvu de ressources, où, par conséquent, les matériaux sont hors de prix, Don Orsi, avec son activité et sa persévérance bien connues, a pu se frayer une route à travers de nombreux obstacles ; en moins de huit mois il a su gagner l'estime et l'admiration de tout le monde et commencer la construction de ce beau bâtiment.

» La façade de ce nouvel Oratoire aura cent mètres de long, dont plus de cinquante sont déjà achevés.

» La solidité et l'élégance règnent dans tout l'édifice, le bon goût et l'hygiène ne laissent rien à désirer. »

CORUMBA (MATTO GROSSO-BRÉSIL). — Don Angelo Cavatorta nous annonce de Corumba l'ouverture au mois d'avril dernier, d'une nouvelle Maison salésienne dans cette ville. L'importance de cet événement n'échappera pas certainement à tous ceux qui connaissent la situation religieuse des villes du Matto Grosso. En ce moment l'Oratoire n'a encore que 56 élèves, mais le nombre augmentera avec le temps. Il y manque bien des choses nécessaires pour la vie quotidienne, comme pour la chapelle. Don Cavatorta espère trouver parmi nos Coopérateurs quelque bonne âme qui lui viendra en aide pour les ornements sacrés, et aussi pour les fournitures classiques. Dans la certitude du grand bien qui doit se faire dans cette ville, nous recommandons notre nouvelle Maison à la générosité des amis de nos Missions.

RIOBAMBA (EQUATEUR). — Après l'annonce de la réouverture de cette Maison, nous recevons de consolantes nouvelles des progrès qui s'y font de jour en jour. Le Directeur, Don Fusarini, écrit à Don Rua que les 140 enfants qu'il a recueillis continuent à donner la plus grande satisfaction à tous leurs maîtres. De plus nos confrères font un très grand bien auprès des malades de l'hôpital. Don Fusarini lui-même, avec la permission de l'autorité ecclésiastique, se rend chaque dimanche aux Ecoles municipales où il célèbre la sainte Messe et fait le catéchisme à plus de 500 garçons, pendant qu'un autre confrère remplit les mêmes fonctions auprès de 600 fillettes des écoles des Sœurs de charité!

SAINT-PHILIPPE (VÉNÉZUÉLA). — Une dévouée Coopératrice de cette petite ville nous écrit pour nous annoncer l'érection dans cette catholique paroisse d'un autel consacré à Notre-Dame Auxiliatrice. C'est le premier jour de cette année qu'eut lieu la cérémonie de la bénédiction. Plus d'un millier de personnes y assistaient et Marie fut célébrée par des chants magnifiques, auxquels vinrent se joindre l'éloquence et la poésie,

un Oratoire qui pourra recevoir plusieurs centaines d'enfants. Son Excellence Mgr le Délégué apostolique et S. G. Mgr l'archevêque de Bogota assistaient à cette cérémonie. Comme on peut le voir, Don Rabagliati, sans se laisser détourner de son œuvre des lépreux, ne néglige rien pour développer les Œuvres salésiennes en Colombie.



Don Pierre Orsi, à General Acha (Pampa centrale).

BOGOTA (COLOMBIE). — Le 12 janvier dernier, voyait le retour de Don Rabagliati dans cette ville. Les enfants du Collège salésien Léon XIII lui avaient préparé une réception grandiose et les jeunes gens de l'Ecole d'arts-et-métiers lui offrirent chacun quelque objet comme marque de leur assiduité pendant son absence. Le 15, une grande fête réunissait auprès du vénéré Inspecteur le plus grand nombre des amis de Don Bosco. Les enfants voulurent se priver ce jour-là de toute friandise et remirent à l'apôtre des lépreux le montant de leurs petites économies en faveur de ces malheureux qui n'ont pour tout palais qu'un Lazaret.

Non loin de Bogota, dans le bourg de *Bosa*, eut lieu, le dimanche 16 mars, la pose de la première pierre d'un noviciat salésien destiné à cette République. Auprès du noviciat, s'élèvera également

A V I S

La LIBRAIRIE SALÉSIENNE, 32, *rue Madame, à Paris*, par son **Service de commission** pour la France et l'Étranger, est à même de fournir livres, objets de piété, statues, articles religieux ou autres, aux mêmes conditions que les éditeurs ou fabricants eux-mêmes.

Demander à la LIBRAIRIE SALÉSIENNE, 78, *rue des Princes, à Marseille*, le **Catalogue général** qui vient de paraître.



Grande bonté de Notre-Dame.

Villa (Plaisance),
17 février 1899.

Une pauvre fille de cette paroisse ne se confessait plus depuis déjà près de trente ans.

Rien ne pouvait la faire revenir, ni les exhortations, ni les conseils de ses parents ou de personnes charitablement émuës de sa triste situation. On désespérait de sa conversion, quand, il y a quelques jours, au cours d'une Mission donnée dans la paroisse, un zélé Missionnaire nous demanda de nous souvenir de cette pauvre fille dans nos prières. Tous ensemble nous promîmes à Notre-Dame Auxiliatrice, si elle nous exauçait, de faire célébrer une messe dans son sanctuaire de Turin et de publier cette faveur dans le *Bulletin salésien*. Notre bonne Mère, qui écoute toujours favorablement les prières de ses fidèles enfants, ne manqua pas de nous accorder la grâce demandée. En effet, presque subitement, cette pauvre fille s'approcha des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et elle nous assure maintenant ne s'être jamais trouvée si heureuse. Marie est vraiment bonne, et nous ne cesserons de le répéter. Nous vous envoyons donc ci-inclus notre pauvre offrande pour la célébration d'une messe.

MARIE CAMINATI et MARIE RUSCONI.

Marie a guéri ma mère.

Rieti, 8 décembre 1898.

Au mois de septembre dernier, ma mère tomba gravement malade, et l'on reconnut bientôt tous les symptômes d'une maladie mortelle qui la cloua sur son lit pendant plus de deux mois. Au milieu de mon découragement, la pensée me vint de recourir à Notre-Dame Auxiliatrice. Je m'adressai donc à Elle en toute confiance, je commençai une neuvaine et Lui promis de faire publier la faveur qu'Elle voudrait bien m'accorder, en même temps que je Lui ferais une petite offrande. C'est ici que je reconnais la bonté de Marie. A peine avais-je fait cette promesse, que ma mère commença à aller mieux. A la fin de la neuvaine, elle pouvait se lever. Quelques jours après, elle était complètement guérie et jouit maintenant de la santé la plus florissante. En reconnaissance de cette grâce je vous envoie la faible obole de vingt francs,

et vous prie de vouloir bien publier dans le *Bulletin* cette faveur signalée, accordée par notre bonne et miséricordieuse Mère.

MARIANNE PICCINETTI.

Puissance de Marie.

San Nicolas de los Arroyos (Républ. Argentine),
25 octobre 1898.

Qui pourra jamais mesurer la puissance de Marie, sinon Dieu, qui est son Père, son Fils et son Epoux ? Mais cependant est-il quelqu'un qui n'ait jamais eu le bonheur de faire l'expérience de cette puissance ? Moi aussi, je veux rendre de publiques actions de grâces à Marie, et faire connaître au monde entier l'insigne faveur que j'ai reçue, il y a quelques jours, de cette bonne Mère, honorée sous le titre de Secours des Chrétiens.

Depuis longtemps, je souffrais d'une grave maladie, j'avais épuisé en vain tous les remèdes humains, et j'en étais réduite à faire le sacrifice de ma vie, après avoir reçu tous les secours de notre sainte Religion. Je me préparais donc à la mort, quand mon confesseur, prêtre salésien, m'exhorta à mettre toute ma confiance en Notre-Dame Auxiliatrice, qui sans aucun doute pouvait me guérir. Je m'attachai volontiers à cette planche de salut avec la plus grande foi. Tout à coup je me sens mieux, et bientôt je suis entièrement rétablie. Maintenant donc, en fille reconnaissante, je me sens le devoir de publier partout cette faveur, pour que tous puissent, avec moi, remercier Marie.

ASSOMPTION PARISI.

L'opération a réussi.

Somendenna (Bergame), 9 novembre 1898.

C'est le cœur plein de joie et de reconnaissance envers notre bonne Mère, Marie Secours des Chrétiens, que je suis heureuse de pouvoir publier la faveur suivante. Malade depuis plus de trois ans, je dus me soumettre à une triple et difficile opération. En cette occurrence, je recourus à Marie, je demandai une neuvaine de prières dans son sanctuaire de Turin et la célébration d'une messe à son autel. L'opération eut lieu le 13 octobre dernier, et neuf jours après, à la grande surprise de tous, je commençai à me lever. Aujourd'hui je suis retournée à la maison et me trouve très bien. Ma famille s'unit à moi pour remercier Notre-Dame Auxiliatrice, et nous lui promettons, en reconnaissance de

cette faveur, d'envoyer chaque année une offrande aux Missions salésiennes.

MARIE GRITTI.

Envoi et prière.

Turin, 7 décembre 1898.

Le 5 février de l'année dernière, je fus frappée au cœur par une grave maladie, qui me fit garder le lit pendant quarante jours. Au milieu de mes souffrances, je me tournai avec confiance vers Toi, ô Vierge Immaculée, et Toi, Mère d'amour, tu as exaucé ma prière : peu à peu j'ai repris force et santé. En reconnaissance de Ta maternelle protection, je Te fais l'humble offrande de cette chasuble, brodée par moi, que je dépose sur l'autel qui T'est consacré. O Vierge Immaculée, protège l'auguste vieillard du Vatican, l'immortel Léon XIII, protège l'héroïque phalange de tous ces vaillants prêtres et laïcs, qui sous l'étendard de la croix de Ton divin Fils, consacrent tout leur être à la gloire de Dieu et au salut des âmes ! Bénis, ô Marie, tous mes proches, ma mère chérie, tous mes amis et Ton indigne servante, afin que tous, sous Ta protection, nous puissions vivre heureux sur cette terre, et aller ensuite Te voir et Te bénir pour toujours dans la céleste Jérusalem.

ERNESTINE DONNA.

Guérison surprenante.

Turin, 15 janvier 1899.

C'était le 1^{er} octobre 1898. Madame Marie Gênois, âgée de trente-quatre ans et mère de six enfants, se sentait si mal, qu'elle dût se mettre au lit. Le docteur, appelé aussitôt, constata la gravité du mal et prescrivit des remèdes en conséquence. Après vingt-cinq jours de soins ininterrompus, voyant que la malade allait de mal en pis, il amena un autre docteur en consultation. Celui-ci, après avoir ausculté soigneusement la malade, déclara ouvertement qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre, tant le cas était grave, et que la science médicale était désormais impuissante à la guérir. Trois jours, les 25, 26 et 27 octobre se passèrent dans une cruelle anxiété. La malade, toujours entre la vie et la mort, se recommandait sans cesse à Dieu et à la sainte Vierge, Leur demandant de lui accorder la grâce d'une bonne mort, tellement elle était sûre de mourir. Le mari ne voulut pas cependant se contenter de cette consultation, il fit appeler un troisième docteur, qui fut du même avis, et annonça aussi une catastrophe imminente. Dans une si terrible conjoncture, la mère de la malade, son mari, ses sœurs et plusieurs amis, recoururent avec confiance à Notre-Dame Auxiliatrice, lui demandant de faire voir à tous que si la médecine avait épuisé tous ses moyens de guérison, Elle en possédait de meilleurs et de plus efficaces. En effet, le 30, la malade

eut une légère amélioration. Le médecin dit au mari que ce n'était qu'un mieux passager et de peu de durée, qu'il était impossible de guérir de cette maladie, et que même c'était un vrai miracle si sa femme vivait encore. Le curé, qui venait souvent la visiter, était du même avis et ne cessait de la préparer au grand passage. Le 30, le 31, et le 1^{er} novembre, l'état de la malade reste stationnaire, enfin peu à peu la fièvre commence à diminuer, le mieux s'accroît, le 20 novembre la malade se lève au grand étonnement des docteurs et de tous ceux qui la connaissaient. « Ne nous remerciez pas, disaient les médecins, ne remerciez que Dieu et la Vierge Marie, de votre guérison, car ce ne sont certes pas nos remèdes qui vous ont guérie. C'est vraiment un miracle. Cela prouve que lorsque les hommes ne peuvent plus rien, on peut encore espérer en Celle qui est appelée *la Salut des Infirmes*. » La convalescence suivit son cours. En décembre M^{me} Gênois reprenait ses travaux domestiques. Pleine de reconnaissance envers sa puissante Protectrice, elle lui fait la faible offrande de vingt francs, et vous prie de vouloir bien publier cette faveur pour la plus grande gloire de Notre-Dame Auxiliatrice. Tous les témoins du fait s'unissent à la miraculée pour remercier Marie.

MARIE GÊNOIS, née ACTIS.

PIERRE GÊNOIS.

DOMINIQUE GAJ.

Grâces infinies à Marie

Cugnasco, 4 avril 1899.

En toute justice et reconnaissance, il est de mon devoir de faire connaître à tous la guérison de mon fils, obtenue par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice. Saisi d'un tremblement nerveux, et effrayé par des fantômes imaginaires, il n'avait plus de repos, ni jour, ni nuit, au point qu'il devint complètement sourd. Après avoir essayé en vain plusieurs remèdes, nous recourûmes à Notre-Dame Auxiliatrice. Dès les premiers jours de la neuvaine, nous remarquâmes une légère amélioration, et à la fin, mon enfant était parfaitement guéri. J'accomplis donc la promesse faite de vous envoyer cinq francs en reconnaissance de la faveur obtenue. Que ceci serve à prouver une fois de plus que celui qui invoque avec confiance le saint Nom de Marie, Secours des Chrétiens, est toujours sûr d'être exaucé.

JÉRÉMIE VOSTI.

Une famille consolée.

Turin, 22 avril 1899.

Me trouvant à Turin, loin de mon pays, je reçus le 18 juin 1898 une grave nouvelle de ma famille. Depuis deux jours, ma mère, malade subitement, devait garder le lit. Trois jours après, je reçois une nouvelle lettre dans

laquelle on me disait : « Nous sommes dans la désolation, notre mère souffre d'atroces et continuelles douleurs, elle ne peut plus faire aucun mouvement, et tous nos soins semblent inutiles. Elle se recommande à tes prières, et veut que nous t'envoyons ces quelques francs, pour que tu fasses prier Notre-Dame Auxiliatrice pour elle. Ton frère Félix, qui depuis deux ans recourt en vain à tous les médecins pour améliorer sa mauvaise santé, se trouve à l'heure qu'il est, faible et découragé, au point que son état s'aggrave de jour en jour. Nous devons aussi te dire que maints autres soucis matériels sont venus se joindre à tous ces ennuis, de sorte qu'actuellement nous sommes sous la menace de deuils et de ruines et que l'avenir semble plus sombre d'un moment à l'autre. »

Désolé de ces nouvelles, je me rendis immédiatement auprès du R. P. Don Rua, auquel je remis notre petite offrande, en lui exposant l'état malheureux de ma famille. En même temps je promettais à Notre-Dame Auxiliatrice que, si elle voulait bien nous accorder la guérison de notre mère, je le ferais connaître publiquement. « Ayez confiance en Notre-Dame Auxiliatrice, me dit avec bonté Don Rua, et dites à vos parents que le 23 de ce mois une messe sera célébrée à l'autel de Marie à leur intention. Invitez-les donc à s'unir à vous en ce jour, et espérez. » J'écrivis aussitôt, et la veille de la Saint-Jean on célébra la sainte messe, durant laquelle plusieurs de mes amis voulurent bien venir s'unir à moi et faire la sainte communion dans ce but.

C'est ici que l'on doit admirer la bonté de Marie. Le lendemain, 24 juin, ma mère se levait, toute douleur avait disparu et la santé lui était rendue. Sans aucune convalescence, le jour même, elle reprenait ses occupations domestiques. Mon frère voyait son état s'améliorer, et pouvait se remettre au travail. Les ennuis matériels disparaissaient comme par enchantement, et en cela la divine Providence nous comblait de bienfaits au-delà de toute attente.

Nous gardons précieusement le souvenir de toutes ces faveurs dues à l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice, et nous lui en témoignons la plus vive et la plus sincère reconnaissance. De notre cœur sort sans cesse un cri d'amour pour Marie, le puissant Secours des Chrétiens.

ANGE RIGOT.

Notre-Dame m'a préservée de la mort.

Mascali-Nunziata, 11 mai 1899.

Vers la fin du mois de mars, je fus atteinte d'une maladie, qui non contente de m'enlever l'usage de mes sens et de me défigurer, me conduisit bientôt aux portes du tombeau. En peu de temps survint une telle complication,

que non seulement le visage, mais toute la tête n'était plus qu'une plaie, qui se répandit ensuite sur tout le corps: on aurait dit la lèpre. Les médecins me déclarèrent perdue. Au milieu de la consternation de mes parents, je reçus la visite d'une pieuse Coopératrice salésienne, qui me conseilla de recourir à la Madone de Don Bosco. Elle me mit au cou une médaille de Notre-Dame Auxiliatrice et me recommanda de faire avec foi une fervente neuvaine. Nous la fîmes tous ensemble, et Notre-Dame Auxiliatrice m'a guérie! Du jour où je portai la sainte médaille, je sentis un mieux léger, puis le mal diminua peu à peu, et me voilà aujourd'hui complètement rétablie. En reconnaissance d'une telle faveur, je vous envoie cinq francs, en vous priant de vouloir bien faire célébrer une messe à l'autel de Notre-Dame et de publier cette grâce dans le *Bulletin salésien*.

S. MARIE-CARMELA PATANE.

Plus de vente.

Ganzirri (Messine), 22 avril 1899.

Je devais, par solidarité légale, répondre de la dette d'un de mes parents. A cet effet je fus avisé d'une saisie et d'une vente aux enchères de tous mes biens. Dans une circonstance aussi critique, j'envoyai, le 28 mars, au Rév. Père Don Rua une aumône pour faire dire une messe à l'autel de Notre-Dame Auxiliatrice et je commençai une neuvaine. Le septième jour, veille du jour indiqué pour la vente de mes biens, le débiteur, jusque-là sans ressources, trouva le moyen de solder son créancier, payant même tous les frais de justice, comme s'il y avait été poussé par une force surhumaine. J'étais donc délivré de tout souci moral et matériel, et je le devais à la puissante intercession de Notre-Dame Auxiliatrice. Je remercie avec une filiale reconnaissance notre bonne Mère protectrice, et pour encourager les malheureux à recourir à Elle dans leurs besoins, je vous prie de vouloir bien publier ma relation dans le *Bulletin salésien*.

CÔME VENTO.

Marie, Mère de grâces.

Talca (Chili), 10 avril 1899.

Le *Bulletin salésien*, que je reçois chaque mois, m'a donné l'heureuse idée de recommander à Notre-Dame Auxiliatrice une personne infirme, malade depuis longtemps. Six médecins, appelés en consultation, avaient déclaré franchement qu'ils ne connaissaient pas cette maladie et qu'humainement parlant, il n'y avait aucun espoir de guérison. A chaque instant, on pouvait craindre une issue fatale.

Je recourus donc à Marie, je lui promis de faire une aumône de six pesos à la Maison salésienne, et cette bonne Mère, qui ne rejette jamais la prière humble et confiante, nous

rendit saine et robuste celle que nous regardions comme morte.

Maintenant il m'est doux d'accomplir un devoir de reconnaissance, en publiant cette grâce que le Seigneur m'a accordée par l'intercession de sa très sainte Mère.

MARGUERITE CORREA.

Guérison instantanée.

Novare, 18 mai 1899.

Suivant ma promesse, je vous envoie le récit d'une grâce signalée, obtenue par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice, dans le mois même qui lui est consacré.

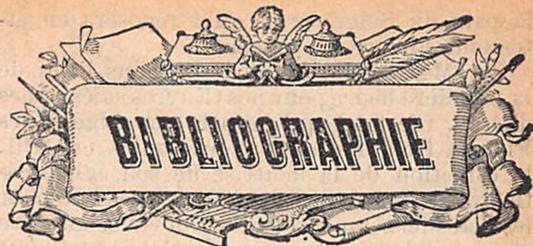
Le 6 de ce mois, une élève interne de notre Maison était atteinte subitement d'un grave malaise, qui fit en peu de temps de si rapides progrès, qu'on désespéra bientôt de sa guérison. La maladie avait un caractère sérieux, la fièvre s'élevait à plus de quarante et un degrés, et le médecin, après avoir ordonné tous les remèdes que lui suggérait son art, laissa la malade en disant que le danger de mort était imminent.

Consternée, je me tournai vers Notre-Dame Auxiliatrice avec toutes mes Sœurs et mes élèves. Celui qui se serait trouvé alors dans notre chapelle, aurait été témoin d'un spectacle émouvant. Les enfants, grandes et petites, par groupes de quatre ou cinq, couraient à l'autel de la Vierge, et à genoux, les bras en croix, demandaient à haute voix, avec une ferveur vraiment admirable, la guérison de leur compagne.

Pendant ce temps, je priais notre Directeur spirituel, Don Louis Brunelli, de vouloir bien donner à la malade la bénédiction de Notre-Dame Auxiliatrice. En ce moment, la pauvre petite était très agitée et paraissait baisser encore plus; mais, à peine eut-elle reçu la bénédiction, qu'elle commença à se calmer, à sourire et à parler. Quelques heures après, elle ne ressentait plus aucun mal et avait un air tranquille et reposé. Le lendemain, quand le médecin revint, il resta grandement étonné et ne voulait pas croire à la réalité du fait, en constatant une amélioration si prompte et si heureuse. La fillette, en effet, n'avait plus de fièvre, elle ne ressentait plus aucun malaise, elle était donc guérie. De ce jour, qui était le second de sa maladie, elle entra en convalescence, et peut maintenant se dire complètement rétablie.

C'est le cœur rempli de reconnaissance qu'elle remercie Notre-Dame Auxiliatrice; toutes les élèves s'unissent à elle, ainsi que les Sœurs et votre humble servante

Sœur THÉRÈSE PENTORE, directrice.



LE BUT DE LA VIE

par M. JULES CLARAZ. In-12 de 400 pag.: 3 fr. 50; franco: 4 fr. 05.

Ce sont les idées qui gouvernent le monde; on est ce que l'on est par ce que l'on pense.

Voir est la première nécessité de l'âme; *voir* est son premier bien. *Ne pas voir* est son plus grand malheur. *Voir mal* est son plus grand danger: l'ignorance est certainement la source première et principale du mal.

Ce nouveau livre que nous offrons au public est une véritable *effusion de lumière et de chaleur* sur le but de la vie, l'*unique question* qu'il nous importe de bien connaître, parce qu'elle est notre *tout*.

Cette question est traitée sous différents titres, dans un grand nombre d'ouvrages. Généralement, les principes sur lesquels repose la certitude d'une autre vie, y sont plus ou moins développés. Or, ces principes sont très explicitement exposés dans le « *But de la Vie* ». L'exposition en est claire, simple et profonde à la fois, rigoureusement logique. Nous pouvons l'affirmer, il n'existe pas un ouvrage qui mette plus en relief l'évidence d'un autre monde.

Un recueil des plus belles poésies sur le sujet enrichit le volume.

SE VEND

Au profit des Orphelins de Don Bosco.

Rue du Retrait, 29. — PARIS.



Monseigneur Soubrier,

ancien évêque d'Oran.

LE 11 août dernier, mourait à Oran S. G. Mgr Soubrier, évêque titulaire de Samosate et ancien évêque d'Oran. Forcé par l'âge et la maladie d'abandonner l'administration de son vaste diocèse, Mgr Soubrier avait voulu rester au milieu du champ de ses labeurs pour se préparer au grand passage de l'éternité. Ses vœux ont été exaucés, et c'est à Oran même qu'il s'est endormi dans



la paix du Seigneur et qu'il reposera en attendant l'heure du jugement.

En Mgr Soubrier, nous saluons l'ami de la première heure pour nos Œuvres salésiennes d'Oran. C'est lui qui appela en Algérie les Fils de Don Bosco et leur confia, en 1891, la direction de la maîtrise de son église cathédrale. Il fut dès le commencement pour les Salésiens un protecteur dévoué, un père et un guide sûr. Bientôt après il contribuait encore à la fondation de la Maison d'Eckmühl et enfin à l'installation des Filles de Marie Auxiliatrice dans la paroisse de Mers-el-Kébir.

Nos Coopérateurs voudront bien se souvenir devant Dieu de ce saint évêque et lui faire l'aumône d'une prière.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 août au 15 septembre 1899.

France.



ORAN: S. G. Mgr Marie-Gérard Soubrier, *Oran*



AMIENS: M. l'abbé Leroy, *Péronne*.
 ANGOULÊME: M. l'abbé Guitard, *Aubeterre*.
 GRENOBLE: M. l'abbé H. Marchand, *Bresson*.
 MARSEILLE: M. l'abbé D. Parauque, *La Ciotat*.
 NICE: M. l'abbé Ant. Latil, *Isola*.
 LA ROCHELLE: M. l'abbé Plaize, *Saint-Genis-de-Saintonge*.
 TROYES: M. l'abbé Jeannet, *Soulaines*.
 VALENCE: M. le chanoine Tamisier, *Crest*.
 VERSAILLES: M. l'abbé Brazillier, *Sèvres*.
 — M. l'abbé Gustave Soulier, *Saint-Michel-sur-Orge*.



AGEN: M^{me} Saboulard, *Agen*.
 AUCH: M. Symphorien Durrieux, *Auch*.
 BORDEAUX: M^{me} de Carayon-Latour, *Podensac*.
 — M. Porte, *Saint-Laurent-du-Médoc*.
 CAMBRAI: M^{me} la comtesse Le Mesré de Pas, *Lambersart*.
 — M. Edmond Descamps, *Lille*.
 — M^{lle} Reveste, *Lille*.
 — M^{lle} Ghesquière, *Lille*.
 — M. Paul Calot, *Douai*.
 LANGUES: M^{me} V^{ve} Joséphine Dormont, *Bourbonne-les-Bains*.
 LYON: M. Jean-Baptiste Agueil de Chenelette, *Les Echarmeaux*.

MARSEILLE: M. Marius Mouren, *Saint-Louis-lès-Marseille*.
 — M^{me} V^{ve} Louis Reymonet, *Marseille*.
 — M. J.-E. Giacchero, *Marseille*.
 MONTPELLIER: M. le baron de Pins, *Montpellier*.
 NANCY: M. François Thyry, *Nancy*.
 NANTES: M^{me} V^{ve} Bruneau de la Souchais, *Bauchtue-Loup*.
 NICE: M^{me} Eudoxie Leclerc, *Nice*.
 ORAN: M. Bullinger, *Oran*.
 PARIS: M^{me} la comtesse de Cessac de Montequiou-Fezensac, *Paris*.
 — M. Chesnelong, *Paris*.
 — M. Th. Refauvelet, *Paris*.
 PERPIGNAN: M. le comte de Casteras-Villemartin Russon, *Villeneuve-de-la-Rivière*.
 RENNES: M^{lle} Noëmi Benoïste, *Rennes*.
 SAINT-BRIEUC: M. Gasse, *Plouguernevel*.
 SÉZ: M^{me} Henri Lempereur de St-Pierre, *Séz*.
 TOULOUSE: M^{me} Elisabeth Olivier, *Port*.
 — M. Peyranne, *Grenade*.
 VALENCE: M^{lle} Pauline Verdon, *Bourg-de-Péage*.
 — M. Eugène Sibed, *Romans*.
 VERSAILLES: M^{me} la baronne de la Vaissière, *Etampes*.
 — M. Henry Levêque de Vilmorin, *Verrières-le-Buisson*.

Étranger.



ALSACE-LORRAINE: M. Kruln, *Zabern*.



ALLEMAGNE: M. Guillaume Faensen, *Gressenich*.
 ANGLETERRE: Miss Henriette Vaughan, *Londres*.
 BELGIQUE: M^{me} V^{ve} Vander-Heynden, *Anvers*.
 ITALIE: M. Jean Levêque, *Brusson*.
 PORTUGAL: Exemo Sr Dr Antonio Brandao-Pereira, *Braga*.
 — Exemo Sr Dr Manuel Carvalho d'Araujo Lime, *Porto*.
 VÉNÉZUÉLA: M. Pierre Tugo, *Général Detijoque*.

Pater, Ave, Requiem.



Les recommandations devront être toujours adressées à DON ROUSSIN, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite: quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire.

Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même en apprenant la mort d'un membre de la Société salésienne. Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du Bulletin se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.